



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne

BIFAO 52 (1953), p. 7-50

Pierre Lacau

Les verbes à troisième radicale faible [...] (i) ou [...] (w) en égyptien.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711523	<i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 34</i>	Sylvie Marchand (éd.)
9782724711707	????? ?????????? ?????? ??? ?? ????????	Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif
?? ?? ?? ?? ??????? ?????? ?? ??????? ?????????? ????????????		
????????? ??????? ?????? ?? ??????? ?? ?? ??????? ????????		
9782724711400	<i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i>	Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.)
9782724710922	<i>Athribis X</i>	Sandra Lippert
9782724710939	<i>Bagawat</i>	Gérard Roquet, Victor Ghica
9782724710960	<i>Le décret de Saïs</i>	Anne-Sophie von Bomhard
9782724710915	<i>Tebtynis VII</i>	Nikos Litinas
9782724711257	<i>Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale</i>	Jean-Charles Ducène

LES VERBES À TROISIÈME RADICALE FAIBLE

¶ (i) ou 𓏏 (w) EN ÉGYPTIEN

PAR

P. LACAU

En égyptien, les verbes à troisième radicale faible (*tertiae infirmae* des grammaires sémitiques) diffèrent des verbes forts, c'est-à-dire de ceux dont les trois consonnes ne subissent jamais aucune altération, par trois caractéristiques essentielles :

1° Ils ont un infinitif féminin en *-t* final : -**𢂻** en égyptien = -**𢂻** (S.) : -**𢂻** (B.) en copte. Même formation dans une partie du domaine sémitique.

2° La grande majorité de ces verbes présentent en copte, à l'infinitif, à l'état construit, au qualitatif et à l'état pronominal un vocalisme tout à fait différent du vocalisme des verbes forts. C'est le type verbal : infinitif **𢂻**ICE, état construit **𢂻**EC-, qualitatif **𢂻**OC¹, état pronominal **𢂻**ACT² en face de **𢂻**WT³, **𢂻**OT⁴. Les hiéroglyphes qui ne marquent pas les voyelles ni le redoublement des consonnes ne trahissent rien de cette formation, que seul le copte nous dénonce. Nous verrons que nous avons affaire à une forme à redoublement correspondant au *qattal* (*pi^{cc}el*) sémitique.

3° A toutes les formes de l'imperfectif, c'est-à-dire : imperfectif *sdm.f*, participes imperfectifs actifs ou passifs et relatif imperfectif, les verbes *tertiae infirmae* sont caractérisés par le redoublement de la seconde radicale. Dans cet *aspect* du verbe que nous appelons imperfectif⁽²⁾, c'est au contraire l'écriture hiéroglyphique seule qui nous dénonce l'existence d'un type verbal particulier dont le copte n'a en apparence rien conservé. Nous verrons qu'il doit s'agir d'une forme *qtaltal*.

Il y a lieu de reprendre l'examen de ces trois traitements particuliers.

⁽¹⁾ STEINDORFF, *Kop. Gram.* 2, § 225.

⁽²⁾ C'est Golénischeff qui le premier a dégagé la signification de ce redoublement dans l'imperfectif (*Conte du Naufragé*, Bibliothèque d'études, t. II [1912], p. 60). Il compare cette

formation à l'« aspect » des verbes slaves. La répétition de la consonne médiale correspond à une « répétition », à une « continuité » de l'action. Cf. GARDINER, 2, § 438.

I

L'INFINITIF FÉMININ EN *-t*, *-w* FINAL
DANS LES VERBES À TROISIÈME RADICALE FAIBLE

Tous les verbes terminés par une troisième radicale faible **I** (i) ou **W** (w) ont un infinitif féminin exprimé par un **-** final. C'est là une particularité si caractéristique de ces verbes qu'elle permet de les reconnaître immédiatement. Elle les distingue entre autres de la série des verbes terminés par un autre **I** toujours écrit **I**, lettre dont la valeur est différente de celle de **I** = *iod* et devra être précisée⁽¹⁾. Dans les verbes à 3^e faible au contraire, dont nous nous occupons ici, le **I** (= *iod*) final est très rarement écrit. Dans les scènes figurées, dans les chapitres d'un livre, les titres sont *toujours* à l'infinitif. Or dans ces titres, les trilitères ordinaires ont un infinitif masculin normal et les trilitères à 3^e faible, un infinitif féminin⁽²⁾ exactement dans le même emploi. Il y a là une anomalie qui paraît d'abord singulière.

Rappelons-nous qu'en égyptien, l'infinitif est un substantif et qu'il est sans doute une formation relativement récente comme en sémitique et en indo-européen⁽³⁾. Ne peut-on supposer que tout infinitif, dans les verbes bilitères, trilitères forts, trilitères à 3^e faible etc., était susceptible, comme tout substantif, d'avoir une double forme masculine ou féminine dans des

⁽¹⁾ Les verbes à **I** final toujours écrit, qui n'ont pas en général d'infinitif féminin ni de redoublement de la seconde radicale à l'imperf ectif, sont d'une autre classe. LEFEBVRE, *Gram.*, § 220. Je laisse également de côté pour le moment les quadrilitères à 4^e faible : ils sont formés d'un *iod* suffixe ajouté à un trilitère fort, ils peuvent avoir un infinitif féminin en **-**, LEFEBVRE, § 219 ; GARDINER, § 285.

⁽²⁾ Les exemples sont très nombreux. Je relève, rien que dans la premier volume du tombeau de Ti (Epron, Daumas, Goyon), les infinitifs féminins suivants dans les titres des scènes. **T** pl. 51, **W** 51, **W** 51,

T 52, **W** 56, **W** 67, **W** 71, **T** 33, et dans les factitifs **W** 51, **T** 51. Cf. **W**, *Gemnikai*, I, pl. VIII etc., etc.

⁽³⁾ En sémitique, l'infinitif a des formes très différentes d'une langue à l'autre ; il est donc récent (BROCKELMANN, § 263 B). En indo-européen, c'est une formation récente qui n'appartient pas à l'ancêtre commun mais qui s'est développée d'une façon différente dans chaque groupe de langues après leur séparation (MEILLET, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 5^e édition, p. 241/243).

conditions et avec des nuances de sens à déterminer? Ensuite, étant donné la tendance générale de la langue égyptienne à la simplification des formes, chacun de ces types d'infinitif se serait spécialisé dans une classe de verbe.

Sans doute cette tendance à la simplification a-t-elle été aidée, si l'on peut dire, dans le cas présent, par des faits de phonétique qu'il est d'ailleurs difficile de préciser. Dans les radicaux à 3^e faible, l'infinitif masculin 1-2-3 (type *sôdêm*) aboutissait après chute du *i* final à une forme très voisine de l'infinitif féminin 1-2-3-t * (*sôdmêt*) après chute du *-* final; cette chute est un phénomène très ancien, nous le savons. De ces deux formes d'infinitif trop voisines, on a conservé dans la classe des verbes à 3^e faible la plus claire, celle qui pouvait se distinguer par le *-* final au moins à l'état construit. Nous verrons même plus loin que la forme *qattal* (= **MICE**) est la seule, ou presque, qui ait survécu dans ces mêmes verbes à 3^e faible parce que, normalement, c'était la plus claire.

Je crois qu'il conviendra d'examiner si ce qu'on a appelé l'« infinitif complémentaire »⁽¹⁾ ou « *nomen actionis* »⁽²⁾, forme féminine qui a joué un grand rôle, et la forme verbale *sdmtf*, qu'on en a rapprochée⁽³⁾ ne sont pas tout simplement l'infinitif féminin normal des trilitères forts qui se serait conservé seulement dans ces deux emplois. Rappelons les exemples classiques cités par GARDINER, § 298 obs. Ces formes sont particulièrement nombreuses dans les Pyramides comme le fait observer Lefebvre, § 414. Je n'en citerai qu'un autre exemple, intéressant aussi par son orthographe avec le médial de *mwt* écrit : (T.) 234-235 / § 350 b.

Nous devons également nous rappeler que le genre en égyptien comme en sémitique fait partie des caractéristiques du verbe lui-même dans la conjugaison. Les deuxième et troisième personnes du singulier ont une forme différente pour le masculin et le féminin. L'indo-européen au contraire ignore absolument le genre dans le verbe (le participe mis à part). Il ne connaît le féminin que dans l'adjectif, ce qui est logique : le féminin est une qualification supplémentaire qui doit s'appliquer d'abord à l'adjectif, mot dont la

⁽¹⁾ SETHE, *Verbum*, II, § 720; GARDINER, § 298 obs. — ⁽²⁾ LEFEBVRE, § 412. — ⁽³⁾ GARDINER, § 405 et GUNN, *Stud.*, 177.

fonction est de qualifier. La caractéristique morphologique du féminin est ensuite passée au substantif, mais le verbe l'a toujours ignorée. Nous ne faisons guère attention à cette différence de conception sur un point important entre les deux familles de langue. Il me semble qu'elle rend moins surprenante l'existence d'un infinitif féminin en égyptien dans tous les verbes, forts ou faibles.

Un fait intéressant et qui, je crois, n'a pas été relevé, c'est que le même infinitif féminin existe dans une au moins des langues du groupe sémitique, l'hébreu. Toutes les grammaires hébraïques signalent une série de verbes dans lesquels on a un infinitif *construit* de type féminin terminé par un *t* :

1° Dans les verbes à 3^e faible, on a un infinitif *construit* du type נְ— = **äwt* c'est-à-dire féminin ; cf. BROCKELMANN, I, p. 628 *h.* — E. KÖNIG, *Lehrgebäude der hebräischen Sprache*, p. 534.

נְלָאַת *geläwt* de לָאַת *gäläh*
 נְחֹזֶת *həzäwt* de חֹזֶת *hazäh*
 נְחַסְּךָ *həsäwt* de חַסְּךָ *häsäh*
 נְעַרְתָּ *äräwt* de עַרְתָּ *äräh*

2° Dans les verbes à 1^{re} radicale : *w* ou *i* on a un infinitif construit féminin à côté d'un état absolu masculin :

שְׁבָתָה *šebət* en face de יְשָׁבֵד *iäšōb*
 רְשָׁאֵת *rəšət* — יְרָאֵשׁ *iärōš*

3° Dans les verbes à 1^{re} radicale : *n* même infinitif construit féminin :

נְגַשֶּׁת *gəšət* de גַשֶּׁת *nägäš*
 נְבָאֵת *bə'at* de בָאֵת *näbä'*

4° Dans les verbes à 1^{re} radicale : *l* même infinitif construit féminin :

לְקַהְתָּ *qäħət* de קַהְתָּ *läqäħ*

5° Enfin même dans des trilitères forts, on rencontre des infinitifs construits féminins. (E. KÖNIG, § 23, n° 5, p. 190).

סַדְּדֶקֶת *säddēqət*
 סַלְּלֶקֶת *sällēkət* } au qattal.

Dans les catégories 2, 3, 4, le déplacement de l'accent entraînait la chute de la 1^{re} radicale. Dans la 1^{re} catégorie le masculin *galōw* donnait sans doute à l'état *construit* une forme peu reconnaissable; on a employé le féminin.

Ce sont des faits de phonétique analogues, mais encore obscurs pour nous, qui ont dû, en égyptien, entraîner l'emploi de l'infinitif féminin de préférence au masculin dans les verbes à 3^e faible.

Ajoutons tout de suite que dans le groupe sémitique, ce phénomène de l'infinitif féminin ne se rencontre qu'en *hébreu* comme l'a noté BROCKELMANN, I, p. 628 h. Il nous est donc impossible de dire s'il s'agit d'un procédé de dérivation verbale qui remonterait à l'ancêtre commun du sémitique et de l'égyptien ou si nous avons seulement un même procédé inventé séparément dans ces deux familles de langues parentes pour résoudre une même difficulté phonétique. La difficulté phonétique et le procédé pour y remédier ont-ils existé dans l'ancêtre commun, nous n'en savons rien. Mais la similitude de ces deux formations, même si ce sont des créations séparées, éclaire les deux domaines linguistiques. C'est un point parmi beaucoup d'autres où ils peuvent se prêter quelque appui.

II

LE TYPE *MICC* DANS LES VERBES À TROISIÈME RADICALE FAIBLE

L'existence d'une forme *qattal* dans le verbe égyptien, c'est-à-dire d'une forme comportant le doublement de la seconde radicale, est soupçonnée ou affirmée depuis longtemps ⁽¹⁾. Mais l'orthographe hiéroglyphique ne marquant pas ce redoublement d'une consonne sans voyelle intermédiaire et le copte faisant de même, la question est toujours pendante. Je crois en réalité que les verbes comportant une troisième radicale faible (*tertiae infirmae*) nous ont laissé en copte une série de dérivés dont les formes ne peuvent s'expliquer que dans l'hypothèse d'un redoublement organique de la consonne médiale.

Voyons d'abord sur quels arguments on a cru pouvoir admettre jusqu'ici l'existence du *qattal*.

⁽¹⁾ SETHE, *Verbum*, I, § 344; VIVCHI, *A. Z.*, 74, 148; LEFEBVRE, § 3, n° 7; ERMAN⁴, § 269; GARDINER, § 269.

Une série de verbes coptes ont été considérés comme représentant le *qattal* (= *piⁱⁱel*) :

1^o ΡΟΕΙC et ΡΗC. SETHE, *Verbum*, I, § 344 ; VYCICHL, *Ä. Z.*, 74, 148.

En réalité, nous avons affaire à deux qualitatifs qui tous les deux sont parfaitement réguliers. Le radical est *r̥is* (sans doute cf. ϣ&). A l'infinitif on avait **r̥i̥es* (*sódēm*) ; le *i* intervocalique tombe, et on devrait avoir **r̥ōs* qui ne s'est pas conservé. Au qualitatif le *i* en contact direct avec la 3^e consonne *s* forme diphtongue avec le *o* bref de la première syllabe qui est fermée ΡΟΕΙC (= *r̥ōis-ēw*).

Quant à ΡΗC, c'est un second qualitatif régulier du type vocalique 1é2^o3 (cf. ΟΥΗΗΒ). Il suppose la forme *r̥yēs*. C'est un qualitatif de sens passif⁽¹⁾. On comparera ces deux formes de qualitatifs dans les deux phrases suivantes : ΗΑΣΡΗ ΠΕΤΡΗC ΛΥΦ ΕΤΡΟΕΙC, (*Enseignements de Shenoudi*, édition CHASSINAT, p. 167, col. 2, l. 36 à 38) «devant celui qui est éveillé et qui veille», et ΛΜΟΥ ΕΒΟΛ ΟΥΒΕ ΝΕΤΡΗC ΛΥΦ ΕΤΡΟΕΙC ω ΠΡΕΨΩΤΒ, (*idem.*, p. 20, l. 48 à 50) «sors contre ceux qui sont éveillés et qui veillent, ô meurtrier!». Nous avons là, côté à côté, nos deux qualitatifs correspondant chacun à une nuance de sens à préciser. Aucun redoublement du *i* médial n'est nécessaire dans les deux cas.

2^o ΜΟΥΟΥΤ (S.) «tuer», en face de ΜΟΥ «mourir»⁽²⁾.

Till a raison de ne pas considérer cette double forme comme une preuve certaine de l'existence d'un *qattal* (*Ä. Z.*, 73, 132). ΜΟΥ, c'est l'infinitif normal du type *sódēm* : l'infinitif régulier *mōwēt* a perdu d'abord son *t* final (= *mōwē*), le *w* intervocalique est tombé (= *mōē*), et l'on a eu, après un *m*, la transformation de la voyelle *ō* en *ou* ; le *ē* final ne subsiste pas après un ΟΥ. Dans ces conditions, ΜΟΥΟΥΤ (= *mōwēt*) est forcément un infinitif refait sur

⁽¹⁾ Dont il ne reste dans les verbes trilitères forts que quelques exemples. Il aurait le sens passif, mais sans avoir la finale *w* du pseudo-participe prototype du qualitatif. Toutefois on peut admettre aussi que ΡΗC est une forme refaite sur l'infinitif *ΡΩC du verbe *r̥is* devenu bilitère. Elle correspondrait alors à *r̥ēs(ēw)*.

⁽²⁾ LEFEBVRE, *Gram.*, § 3, n° 8, cite ΜΟΥΟΥΤ. ERMAN, § 269 a, a rappelé que l'écriture hiéroglyphique ne nous permet pas de reconnaître l'existence d'un Piⁱⁱel, existence qui lui paraît probable. GARDINER, § 274, admet le Piel (qattal) comme probable ; il renvoie aux formes coptes citées par SETHE, *Verbum*, § 344.

un qualitatif seul régulier **MOOYR** (*mōwt (ew)*). En effet, puisque le *t* et le *w* tombaient; si le *w* était redoublé dans *mōwēt* (**MOYORYT**), la première voyelle serait brève.

Beaucoup d'infinitifs ont été ainsi refaits sur des qualitatifs⁽¹⁾. Il reste possible que **MOOYR** soit le qualitatif d'un *qattal* comme l'est **MOCC**, nous allons le voir, mais rien ne l'indique sinon le sens factif transitif de l'infinitif. Quant à **MOYORYT**, ce ne peut pas être l'infinitif normal d'un *qattal*, mais seulement une forme analogique refaite sur le qualitatif.

Tous les infinitifs de ce même type, présentant un *w* écrit en seconde radicale, c'est-à-dire 102(*w*) 3 (*sōdēm*), sont des formes refaites sur le qualitatif, car le *w* intervocalique tombait régulièrement à l'infinitif mais se maintenait au qualitatif. Il en est ainsi pour : **τωΟΥΗ**, **χωΟΥΗ** (B.); **сωΟУ2**⁽²⁾; **ζΟΟУΩ** (S.) : **շωΟΥΩ** (B.); **εωΟУЕ** : **χωΟУХ**; **օωΟУԵ** (B.).

* * *

En réalité le *qattal* (*pi:el*) a existé en égyptien comme en sémitique. Il subsiste en copte dans les verbes à 3^e faible du type **ΜΙСС**. C'est ce que je voudrais examiner.

1^o Que la forme verbale **ΜΙСС**, qualitatif **ΜΟСС**, ne soit pas le vocalisme spécial et obligatoire de tout radical trilitère à *troisième faible*, c'est ce que nous montrent les faits suivants :

A. Plusieurs des verbes à 3^e faible ont uniquement le vocalisme normal des verbes forts (cf. STEINDORFF, 209); ils ignorent le vocalisme du type **ΜΙСС-ΜΟСС** :

κωΤΕ (S.) : **κω†** (B.) «tourner», qual. **κΗΤ** (S.)  *qdi*.
φωΤΕ (S.) : **φω†** (B.) : **βω†** (F.) «arracher»  *fdi*.

(1) C'est un chapitre important qu'il faudra examiner dans le lexique copte. La reconstruction analogique explique une quantité d'anomalies phonétiques. Je citerai seulement  = **οΥΩΜ**, refait sur **wōnm(ew)*, qualificatif régulier, dans lequel l'assimilation de *n* à *m* en contact direct était obligatoire. Dans **πωωΡΕ**  nous avons un infinitif refait

sur **ποορ*, qual. régulier du verbe **pōter*, lequel au qualitatif donne **pōtr*, avec chute du *t* au contact du *r*, et redoublement de la voyelle comme dans *jōtr(ew)* = **ειοορ**

(2) **сωΟУ2**, en réalité résulte d'une métathèse du  *shw*, comme Tih l'a bien indiqué (A. Z., 73, p. 133).

ωφε (S.) : ωφι (B.) «tordre»  fi.

μογτε (S.) : μογ† (B.) «parler»  mdw.

ειω (S.) : ιωι (B.) : ιωωι (F.) «laver» : ειογε (Evangile de Jean) ⁽¹⁾,
qual. ειη (S.) : ιωε (Mani)  i².

νογ. (S.) : νογι (B.) : νογε (Evangile de Jean)  n³.

Ces verbes à 3^e faible sont donc vocalisés exactement comme les trilitères forts : σωτῆμ (S.) : σωτεμ (B.) (le *i* final a disparu).

B. Des verbes à 3^e radicale faible peuvent avoir un double vocalisme : celui qui nous semblait propre aux *tertiae infirmae* : μισε, μοσε, et celui des verbes forts : σωτῆμ, σωτημ. Cela, dans deux dialectes différents ou dans un même dialecte :

ωφκι (B.) (qual. ωηκ S., B.) «creuser», en face de : ωικε : ωικι
(ωλκτ», ωοκε), cf. le fréquentatif. ωοκωκ (S.).

τωκ (S.) : τωκε (A.) (qual. τηκ S., A.) «lancer», en face de :
†κε (A.) (τεκτ» (A.)) ⁽³⁾.

σωτε : σω† «percer, frotter» : σιτε : σι† (σλτ»).

ωφτ (S., B.) ⁽⁴⁾ «demander, prier de» : ωιτε : ωι† .

Il y a d'ailleurs souvent mélange des deux formations dans l'emploi de leurs différents dérivés ; il y aura lieu de préciser les causes et la portée de ces confusions. Il reste clair que les deux formations ont vécu à un certain moment côté à côté.

⁽¹⁾ *Evangile de Jean*, 9, 7; 13, 12.

⁽²⁾ Dans le *Papyrus Smith* nous avons les trois formes , , 21, 19 (aussi *Urk.*, IV, 9, 9), et , 21, 20 (en parallélisme avec , 23, 3) ; c'est-à-dire que l'on a l'infinitif féminin et la forme à redoublement comme dans le type μισε, et pourtant la forme subsistante est du type 16263 ; les deux types ont donc coexisté.

⁽³⁾ TILL, A. Z., 62, 122 et 63, 147.

⁽⁴⁾ Nombre de trilitères à 3^e faible sont devenus bilitères par la chute du *i* final, souvent dans un seul dialecte : τωπε (S.), τωπ (B.). Inversement, quelquefois seul le bohaïrique a conservé trace de la troisième radicale : ωλ (S.), ωλι (B.) ; σωμ : σωμι ; σωκ : σωκι.

C. Un même verbe *tertiae infirmae* peut présenter des restes de trois formations différentes.

1. ωλ (S.) : ωλι (B.) : ωλ (A.) « monter » $\xrightarrow{\text{—}}$ \wedge $\text{rī}^{(1)}$ (ōlēi).
 2. αλε (S.) : αλι (B.) : αλι (F.) intransitif : $\xrightarrow{\text{—}}$ \wedge (ālēi).
 3. αλι- (impératif (αλιογι) en boh. seulement) $\xrightarrow{\text{—}}$ \wedge (ālēi).

Dans ce dernier tableau il faut noter que :

1. La première forme a le vocalisme normal des trilitères forts, mais en bohaïrique seulement. Elle a perdu sa finale *i* dans les autres dialectes et est devenue bilitère. C'est un fait connu que le bohaïrique a conservé souvent des formes pleines que les autres dialectes ont perdues. L'examen de ce dialecte devra être repris sous ce rapport⁽²⁾.

2. La seconde forme est du type trilitère intransitif (12°3), vocalisé α : **ψταμ**, **cnat**, **ckai**, **ογχαι** (STEINDORFF, § 221). Le α initial est le \ddot{e} de soutien habituel devant deux consonnes en contact direct; il passe à α devant le ω initial comme dans le verbe de même formation : **αψαι** ('s);. Le α final accentué passe à ϵ en sahidique, après chute du *i*, et il subit régulièrement l'allongement en u en bohaïrique, devant *i* conservé.

3. La troisième forme **ᾳλι-** qui subsiste seulement en bohaïrique est un impératif du type **ᾳπι-** (**ᾳπιογι** B.), **ᾳνι-** (**ᾳνιογι** B.), et il suppose l'existence d'une forme perdue ***ειλε**, du type **ειρε**, **εινε**.

D. Assez souvent dans les verbes *tertiae infirmae*, un dialecte a gardé à côté du qualitatif normal, un qualitatif différent se rattachant à une autre formation verbale perdue, dont il est le seul témoin. Quelquefois il y a même remplacement d'un type de qualitatif normal par un second qualitatif, appartenant à un autre type verbal, ce qui dénonce la coexistence préalable de deux formations différentes :

⁽¹⁾ Le verbe existe en sémitique : علی, **عل**, ass. *ēlū*. — ⁽²⁾ Voir ERMAN, dans *Sitzungsberichte Akad. Berl.*, 1915, p. 182-188.

πίσε « cuire », a un qualitatif normal ποσε, mais aussi un second qualitatif πησ (¹), qui suppose l'existence d'une forme perdue *πωσ < *πωσε).

σιτε « jeter, lancer », a un qualitatif σητ (A.) (sur *σωτ < *σωρε), qui remplace le qualitatif normal perdu *σοτε.

σισε « être engourdi, paralysé », a un qualitatif σησ (S. A.), qui remplace le qualitatif normal perdu *σοσε.

Les formes si variées du verbe γμοοσ (S.) : γεμσι (B.) demanderont un examen spécial que je renvoie à plus tard.

E. Nous avons de même deux formations dans une même racine à trois radicales fortes : par exemple : σελι « écrire », type 12·3 (STEINDORFF, § 221), possède à côté de son qualitatif normal σελ (*σολ) = *zâh;ew*, un second qualitatif σηλ lequel dépend du type verbal (transitif) *σωλ < *σωρε, qui est perdu. Spiegelberg a signalé très justement le fait dans son *Handwörterbuch*, p. 132, note 13. Mais il l'interprète comme si l'on avait à faire à une formation secondaire : « Neben σελ scheint sich sekundär eine starke Form *σωλ entwickelt zu haben, von der σελ-, σελ'', und σηλ abgeleitet sind ». Je crois qu'il s'agit de deux formes contemporaines et originellement distinctes d'un même verbe, mais de l'une, il ne reste que quelques épaves. On a aussi σωλ (qualitatif σηλ), en face de σελι (²). Crum cite σεκ- et σολ'' (S.) comme formes de σελι *sk* : ce sont des formes d'un transitif *σωλ.

F. De même à côté de l'intransitif μκλε (= *mkôh*) (³), type γλοσ (12·3), « être tourmenté » (cf. STEINDORFF, § 218), nous avons un transitif μογκε « tourmenter ». Nous avons là deux dérivations contemporaines d'un même radical, et non pas création d'une forme secondaire analogique à côté de l'autre. Nous avons de même l'actif μογτη (= *môdën*), en face de l'intransitif μτον. Ce sont d'ailleurs les deux seuls verbes où nous ayons les deux formations côté à côté; or il y a environ vingt-cinq verbes intransitifs du type μτον.

Notons que Τ qui dans les *Pyramides* est souvent actif : « purifier » (forme *ωο̄εb), n'a conservé en copte que l'intransitif « être pur », (ογοη) qual. ογλακ, et sans doute un passif (?) ογηηε (cf. γηκε (*hqr*), φηρε (*šrr*)).

(¹) ογελετ εφηηс εγсотп, *Psaumes*, II, 6 : « de l'argent, cuit et choisi ». — (²) Le η atone dans la première syllabe est développé par le γ initial. — (³) Le ο devient η devant γ.

Dans cette série d'exemples, nous avons deux formes grammaticales indiquant deux fonctions grammaticales dans un même radical. On a tendance à croire qu'il s'agit là de refaçons analogiques. En réalité nous avons affaire à l'expression de deux significations différentes dans un même radical. Par la suite, sauf de très rares exceptions, une seule fonction a survécu dans chaque radical. Elle paraît dès lors être la forme unique attachée à tel ou tel type de racine. Si chacun des dialectes a le plus souvent conservé une seule des deux formes, quelques-uns pourtant, très rarement, ont conservé les deux : ce qui nous permet la reconstruction. Les dialectes que l'on découvrira encore nous réservent certainement à ce sujet des surprises. Chacun d'eux peut avoir gardé plus ou moins complètement une autre encore des dérivations verbales et le total de ces formes isolées (qui ne peuvent phonétiquement être ramenées l'une à l'autre), et qui sont les débris d'un mécanisme antérieur, nous montre à plein la richesse primitive de la dérivation verbale⁽¹⁾.

Tout ceci nous prouve qu'un même radical verbal était susceptible de recevoir des formations diverses que l'orthographe hiéroglyphique ne dénonce pas. Plus spécialement, dans les verbes à 3^e radicale faible, nous avons dans un même radical en face l'un de l'autre les deux types vocaliques **CO⁷T⁸M**, **CO⁷T⁸M** et **MIC⁹E**, **MO¹⁰C¹¹E**. Presque partout une des deux formes seulement a pratiquement survécu. Donc **MIC⁹E**, **MO¹⁰C¹¹E**, n'est rien de plus qu'une des vocalisations particulières que peuvent prendre les verbes à 3^e faible.

*
* *

Quelle est maintenant la forme exacte, la raison et la portée de cette vocalisation particulière ?

Notons d'abord que dans l'infinitif **MIC⁹E**, nous ne savons pas quelle est la quantité de la voyelle **i**; elle peut être longue et dans ce cas cette voyelle est normale en syllabe ouverte; elle peut aussi bien être brève, et serait alors anormale.

⁽¹⁾ Rappelons que le qualitatif en **τ** final du type **CO⁷QT⁸**, **CO⁷ON⁸T⁹**, qui n'a survécu que dans quelques verbes en sahidique, est

extrêmement fréquent dans le dialecte des écrits de Mani (il y a d'ailleurs plusieurs dialectes dans ces textes).

SETHE dans *Die Vokalisation des Aegyptischen*, Z. D. M. G., 77 (1923), p. 174, note 1, pense que le vocalisme en i est dû à la métathèse du j, qui donnerait *m̄esjet > *m̄ejs̄et > *mis̄et; il renvoie à SPIEGELBERG, Ä. Z., 53, 135, qui a émis cette hypothèse. Mais en fait, nous allons le voir tout à l'heure, il n'y a pas eu métathèse du (i) final; son action est toute différente. S'il y avait eu métathèse, on la retrouverait au qualitatif.

D'autre part, il ne faut pas chercher un lien phonétique entre les différentes voyelles d'un verbe; chaque voyelle est employée avec une signification propre, sans lien phonétique avec les autres.

Dans le qualitatif **MOCE**, nous avons en apparence une voyelle brève en syllabe ouverte; c'est là une anomalie évidente qu'il faut expliquer. Erman admettait que le c (s) était redoublé, ce qui expliquerait la voyelle brève. Ceci est tout à fait juste, mais d'où vient ce redoublement? Pour Erman, il résultait de la transformation de la 3^e radicale (i) en un; qui s'assimilait à la consonne précédente. C'est également la solution de Steindorff (*Gram.*, § 225); pour lui **XOC** vient de *t̄s̄j(ew)* > *t̄s̄s̄(ew)*, qualitatif qui est vocalisé comme **zobc** *hōbs(ew)*.

Il faut donc examiner, dans les radicaux à 3^e faible, quel peut être le sort possible du i final. Remarquons d'abord que quand le i subsiste, c'est qu'il précède une voyelle accentuée. 1^o Factif en *t* : **OMECIO** (B.) : **TMACCEO** (Ak.), (*dmsyo). 2^o Forme substantivale avec suffixe **λ -** : **MECIW** (S.) : **MECIOY** (A.), (mesyōwet). D'une façon générale, rappelons-nous que les traitements phonétiques sont tout à fait différents suivant que la syllabe intéressée est atone ou accentuée, qu'elle précède ou qu'elle suit la syllabe accentuée. Rappelons-nous le contraste entre **ΜΙΤΡΕ** : **ΜΕΟΡΕ** et **ΜΕΡΡΕ** : **ΜΕΡΙ**; et entre **ΝΟΜΤΕ** et **ΡΜΙΣΕ**.

Dans **MICE** et **MOCE** le i suit la syllabe accentuée; il disparaît donc normalement.

Mais quelle est l'action possible d'un i disparaissant dans cette position?

Il disparaît en amenant le redoublement de la voyelle dans la syllabe précédente; c'est ce que nous avons par exemple dans les mots :

≡Ι- **Ρ** fém. : *š̄eri-ét = **ωεερε** : **ωερι** (B.), « fille », le Ι final provient ici d'un **≡** (racine *šrr* > *šri*).
 *š̄oty-ét = **κοοτε** « flèche », le Ι final est primitif.

■ **ωωοι**, qual. **šópj-ēw* = **ωωοι**, le **l** final provient d'un **—**.

■ **ωωοι** (B.), qual. *hmósy-ēw* = **ωωοι** (S.), le **l** final est un suffixe de quadrilitère.

Dans **ωωοι gbi** l'infinitif normal = ***ωωοι**, n'a pas survécu mais nous avons un qualitatif *gōbj(ēw)* = **ωωοι** (le *i* final est primitif); c'est le seul survivant du type **gōbēj*. A côté de cette formation normale disparue, nous avons une série de formes secondaires 1° : **ωωοι** : [χεβι (B.)], dont nous parlerons tout à l'heure, qui a pour qualitatif **χεβιωογ** (en boh.) : le **ε** (bref) est dû à un **b** redoublé, cf. **μεσιω**; voir aussi **πριωογ** sur **πριω**). 2° Un participe conjonctif : **χλεισητ** (B.), **σλεισητ** (S.), avec le *i* conservé en bohaïrique avant l'accent. 3° L'adjectif : **ωωοι** (S.), **χωοι** (B.) **gōbēj*; au féminin **χωοι** (B.) (qui égale *dōbēt*; il n'y a pas de redoublement conservé en bohaïrique, mais la voyelle brève en syllabe ouverte dénonce son existence antérieure). Nous pouvons soupçonner la même dérivation pour les qualitatifs **χωορ**, **ωωορ**, **οοτ**, dont les ancêtres hiéroglyphiques ne sont pas sûrs. Même action de la chute d'une 3^e radicale sur la voyelle intérieure dans les trois substantifs féminins : **χλεισητ**, **οομη** « boue »; **χλεισητ**, **ογωοσε** « scorpion »; **χλεισητ**, **μοονη**, « nourrice ».

D'une façon générale, cette forme de qualitatif propre aux radicaux à 3^e faible n'a laissé qu'un très petit nombre de survivances, mais elles sont d'une extrême importance car elles nous montrent quelle était l'action normale du *i* 3^e radicale dans le qualitatif : redoublement de la voyelle précédente et disparition du *i*.

C'est donc le qualitatif ***μοοι** que nous devrions retrouver dans les verbes du type **μισε**. Or le qualitatif **μοοι** offre un double contraste avec cette formation : la voyelle *ó* n'est pas redoublée et il y a un **ε** final. Il ne peut donc pas appartenir à la même formation que **ωωοι** et ne peut pas correspondre à **mōsyēw* qui aurait donné ***μοοι** comme **ωωοι**.

Or en face du type **μισε**, nous avons une formation verbale dans laquelle l'action du *y* final est normale et identique à celle que nous venons de constater dans **ωωερ** et dans **ωωοι** (cf. STEINDORFF, § 232). Soit les deux verbes :

χλεισητ (var. : **χλεισητ**). *Pyr.*, § 588 a = **νεεερ** (S.) : **νεει** (B.) : **νεερ** (Mani K 91, 3) = *nēbēt* **ccεεε** (S.) : **ccει** (B.) : **ccεηπι** (F.) = *sēpiēt*.

La chute du *i* troisième radicale a amené ici le redoublement de la voyelle, comme dans **ωέερε**, le **ε** final représente la forme féminine de l'infinitif. C'est donc une formation absolument indépendante du type **μίσσε**, **μόσσε**. Il faut noter que la forme **κίνη** (S.) s'est conservée parallèlement à **κεενε** (elle est notée dans le dictionnaire de Crum). De même on a **ογεετε**⁽¹⁾, en face de **ογειτε** (S.) : **ογει+** (B.) : **ογειτι** (F.), forme pronominale : **ογλαττη**.

Nous avons exactement la même action du *i* dans quelques verbes trilitères à 3^e faible dont le vocalisme est en **α** au lieu d'être en **ε** :

οὐλάτη *hdj* (*hádjet*) ; **ελάτε** : **ελ+** : **εε+** (F.) (*Evangile de Jean*) : **εε+** (Mani) « couler ».

ελάτη *mty* ; **μαλάτε** : **μα+** : **με+** (F.) : **μεετε** (A.) « atteindre, obtenir ».

Nous avons ici affaire à des intransitifs avec le vocalisme en **α** caractéristique du sens intransitif. Je laisse de côté **πλάκε** (S.), **χλάτε** (S.), **κα+** (B.), dont les ancêtres hiéroglyphiques ne sont pas clairs.

En face de ces formations de vocalisme varié (**ε**, **α**, **ο**, [le **δ** est conservé seulement dans quelques qualitatifs]), mais comportant le même redoublement de la voyelle dans la première syllabe, nous avons les formations dans lesquelles c'est la consonne médiale qui est redoublée avec le même vocalisme varié (STEINDORFF, § 225, 230, 231). La voyelle brève ne peut dans ce cas s'expliquer que par le redoublement de la consonne médiale, c'est-à-dire par une formation *qattal* :

a) **μίσσε** (*missyēt*), état construit : **με-**, pron. **μαστη**, qual. **μόσσε**; (STEINDORFF, § 225); il y a environ 45 verbes de ce type.

b) **ωλάρε** (*šaffjet*), **ωλάρι** (B.) ; qual. **ωλαριωγ** (STEINDORFF, § 230). Noter en outre une forme **ωλάρε**, citée par Crum (*Dictionnaire*), et un qualitatif **ωλορε**, ainsi qu'une forme **ωλλάρε**, type **ελάτε**.

c) **πίρρε** (*pérriet*), qual. **πιριωγ** (STEINDORFF, § 231).

Il y a environ 8 verbes de ce type.

⁽¹⁾ CRUM, *Diction.*, p. 495.

* * *

Nous avons vu les raisons qui nous obligent à admettre le redoublement de la consonne médiale dans **MOCE**. Le traitement du *w* médial dans ce même type de verbe nous oblige également à admettre le redoublement de la consonne médiale. Soit par exemple : le verbe **ΣΙΟΥΕ** (S., A., MANI, *Evangile de Jean*) : **ΣΙΟΥΙ** (B., F.), avec le qualitatif **ΣΩΟΥΙ** (B.), qui n'est conservé qu'en bohaïrique. Le radical est *hwi*; le *w* se maintient dans **ΣΑΥ-** participe conjonctif (S. A2.) et **ΣΟΥ-** (S. A2.) étant construit. Les orthographes hiéroglyphiques nous indiquent bien aussi le radical *hwi* : **𓀃-𓀃𠀃-**, LEPSIUS, *Denk.*, II, 96. C'est un infinitif dans un titre, il est au féminin parce que le verbe est *tertiae infirmae*; **𓀃𓀃𓀃** (W. 602) = **𓀃𓀃𠀃** (P. 204 + 6), *Pyr.*, § 492 c; **𓀃𠀃𠀃**, *Edsou*, II, 85, 11 (le **-** est tombé).

C'est donc un infinitif féminin de type **ΙΔΩ(w)3(i) + ἔτ**. Ce type de racine est fréquent en sémitique, et là aussi la présence de deux consonnes faibles sur trois donne lieu à des modifications importantes. En copte, dans un pareil radical, l'infinitif et le qualitatif sont tous deux de type en apparence anormal : 1° Dans le qual. **ΣΩΟΥΙ** le *ω* est long en bohaïrique seulement parce qu'il est suivi d'un *ΟΥ* (*w*), c'est une loi connue du bohaïrique. Mais la syllabe n'est pas ouverte; autrement le *ΟΥ* (*w*) serait tombé. La forme sahidique qui nous manque aurait un *o* bref (***ΣΟΟΥΕ**); de même on a **ΤΩΟΥΙ** (B.), sandale en face de **ΤΟΟΥΕ** (S.); là le *w* redoublé provient de **Ι + 𓀃 tōbwēt > tōwwēt**). Dans **ΣΩΟΥΙ** (B.) nous avons donc le qualitatif ordinaire à voyelle brève comme dans les verbes du type **ΜΙΣΕ**, qual. **ΜΟΣΕ**. Mais alors nous avons un *o* bref en syllabe ouverte, ce qui, phonétiquement, est impossible, la syllabe étant nécessairement fermée ne peut l'être que par le redoublement du *w* (*hōwwiēw*). Ce redoublement explique à la fois la voyelle brève et la survivance du *w* dans une position qui a seulement l'apparence d'être intervocalique; s'il subsiste, c'est parce qu'il est redoublé. La forme **ΣΙ** correspond à un autre infinitif du même verbe avec chute du *w*; le vocalisme est celui de **ΩΙ**, **ΧΙ**.

2° Un second verbe nous offre un *w* intervocalique en apparence anormal; c'est : **ΦΩΟΥΕ** (S.) : **ΦΩΟΥΙ** (B.) : **ΦΑΥΕΙ** (F.) : «être sec», racine **𓀃𠀃** = *swi*.

Le **o** bref en syllabe ouverte et le **oy** (*w*) qui semble intervocalique, sont anormaux. En réalité, le radical est clairement *šw̫i*; le *i* est conservé dans le factitif **τωογιο** : **χογια** (F.) et dans le *nisbé* **φογιε** (B.). Le vocalisme **φοογιε** est celui d'un qualitatif (*sówwi̯ew*) dont l'infinitif serait du type ***φιογιε** (*šiwwi̯et*) lequel n'a pas survécu.

Une autre formation de ce même radical *šw̫i*, nous est donnée par **φεογιε** (A.) (*Elias Apoc.*, 40, 2, 3; *Osée*, 9, 16; 13, 15). A-t-on le vocalisme de **πρρε**, c'est-à-dire ***φλογιε**, le **λ** accentué devenant **ε** en akhmimique, ou bien un **λ** primitif devenant **ε** devant **ογι** comme devant **κ**, cf. **σκκε**? Le **w** subsistant est anormal, il faut qu'il soit redoublé; quant au vocalisme en **ε**, il peut figurer soit le vocalisme ***šéwwi̯et**, soit le vocalisme ***šáwwi̯et** (cf. **φληγιε**), le **λ** sahidique accentué passant à **ε** en akhmimique.

* * *

Le traitement du **ρ** en seconde radicale, dans ce type de verbe, nous oblige aussi à admettre le redoublement.

1° Le verbe **ειρε** : *ipi* «faire», est un bon exemple d'un radical trilitère à 3^e faible *ir̫i*, dont les différentes formes dispersées dans les différents dialectes nous montrent bien quelle a dû être la richesse des dérivations primitives dans un seul et même radical. Ce qui subsiste n'est visiblement qu'un reliquat. Nous avons :

A. une série de formes avec chute du **ρ** après voyelle accentuée; elles représentent les dérivés du radical simple sans redoublement médial;

B. une série de formes où le **ρ** médial est conservé. Là, s'il a subsisté, c'est parce qu'il a subi le redoublement de la consonne médiale, caractéristique de la forme *Qattal* (*Pi^{“el}*).

Examinons d'abord la première série. L'akhmimique a seul conservé la forme **ειε**⁽¹⁾. S'agit-il d'un infinitif ou d'un qualitatif? Partout ce verbe

⁽¹⁾ La forme est fréquente. *Ex.*, I, 19; *Joel*, 2, 3, 4; *Amos*, 2, 9; *Malachie*, 3, 18; *Elias Apoc.*, 24, 9, 11; 35, 11; *Osée*, 7, 4; *Epist. Apost.*, 27, 9. Manque dans Clément.

à le sens très réduit d'«être» et non pas de «faire». Il est construit partout avec **نـ**, soit **ئىـ** **ئـ**. Le vocalisme doit être le suivant : *iéri* + désinence (ou *iāri*, + désinence, le **أـ** accentué des autres dialectes devenant **ئـ** en akhminique). Le *r* après l'accent et en contact direct avec un *i* tombe, et cette chute amène le redoublement de la voyelle (**ئـ** ou **أـ**) précédente⁽¹⁾. Comme dans **پـ** **پـ** **پـ** **پـ** dans le mot composé **پـ** **پـ** qui a donné **پـ** : **پـئـ** : **پـئـئـ** (A). Puis le *i* précédé de la voyelle redoublée développe en akhminique un **ئـ** final. Cet **ئـ** final peut théoriquement représenter en même temps le *ě* de l'infinitif féminin en *-et*, propre aux radicaux en *i* final.

Cependant **ئـئـ**, forme akhminique ignorée des autres dialectes, est toujours employée comme un qualitatif; les doubles sahidiques, là où il y en a (dans l'*Apocalypse d'ELIAS* par exemple), donnent **وـ** **نـ**. Nous ne connaissons pas le mot employé comme infinitif. La forme **ئـئـ** pourrait être un infinitif employé comme qualitatif (mais ce serait étrange car on a aussi le qualitatif **ئـ**). Bien plutôt, ce doit être une forme qualitative en **ئـ** ou en **أـ**, donc différente de la forme en **وـ** du sahidique et des autres dialectes. On aurait ***ئـئـىـ** > ***ئـئـئـ**, puis **ئـئـ** et le *i* précédé de voyelle double, développe un *ě* final, soit : **ئـئـ**. Donc deux vocalisations possibles **ئـ** ou **أـ** d'un même type de qualitatif, en akhminique : **ئـئـ** est la forme pleine et **ئـ** la forme abrégée. De même que l'on a **وـ** et **وـ** conservés, l'un en bohaïrique et l'autre en sahidique et les deux subsistant conjointement dans Mani. En bohaïrique, nous avons souvent ainsi la forme pleine conservée, tandis qu'en sahidique nous n'avons en correspondance que la forme réduite. En tout cas, la différence des vocalismes est très importante. Il y a deux vocalismes du qualitatif, **وـ** et **أـ** (**ئـ**). Parfois un dialecte a conservé les deux; dans **ئـئـئـ** et **ئـئـئـ** de l'akhminique, nous avons ces deux vocalismes au qualitatif féminin (*hm-s-t(ě)*).

La forme **ئـئـ** révèle donc un fait phonétique tout à fait analogue à celui que nous avons constaté autrefois, dans le mot **ئـئـىـ** «jour», qui en akhminique a la forme **ئـئـئـ**. Dans ce mot nous avons le vocalisme **hōrw**, (ou **hōrwēw** avec la finale **وـ** des noms de temps); le *r* médial en contact direct avec le *w* final tombe et amène le redoublement du *ö*. En akhminique

⁽¹⁾ Je décris le fait mais ne prétends pas restituer la séquence phonétique de ces transformations.

le *w* final précédé de la voyelle redoublée développe aussi un *e* final comme le *i* de *eīc*.

En face de *eīc* (A.) nous avons dans les autres dialectes la concordance suivante avec le vocalisme en *o*.

o (S.) : *oī* (B.) : *āī* et *āāī* (F.) : *oeī* (*Acta Pauli*) : *o* (*Ev. Jean*) : *o* ou *oeī* (*Mani*).

Dans cette séquence la voyelle originale est *o*, comme dans *moōcē*. Cette formation manque en akhmimique; dans ce dialecte nous aurions un *ā* ou bien un *o* suivant que le *o* est simple ou redoublé. Or le *o* de *oī* (B.), qui ne devient pas **oī*, montre qu'il y a eu redoublement. Ce *o* devient normalement *ā* en fayoumique qui note le redoublement (*āāī*). Le *o* conservé dans *oeī* (*Acta Pauli*, *Ev. de Jean*, et *Mani*), prouve également le redoublement, car dans ces trois dialectes un *o* bref accentué passerait à *ā*; seul le *o* redoublé se maintient. Nous devons donc rétablir un qualitatif de l'infinitif simple comportant la chute du *r*: *iōryēw* > *ōōī*. En face l'akhmimique a une forme en *e* qui est le qualitatif avec vocalisme en *e* ou en *ā*. Il n'a pas le vocalisme en *o* qui, redoublé, serait resté *o*.

La forme avec suffixe pronominal dérive de l'infinitif simple qui a perdu son *r*: *āān* (S.) : *āī* (B.), (*āītōy*) : *ēī* (S.) (F.) : *eeī* (A.) : *eeī* (S.) (*eeītōy*) (*Acta Pauli*) : *eeī* (F.) (*Ev. Jean*).

Le *τ* devant le suffixe *-oy* de la 3^e personne du pluriel est la consonne de liaison habituelle (correspondant, semble-t-il, à quelque chose comme notre *t* dans « y-a-t-il »). On le retrouve souvent entre autres après un *n* : *oyēnt*, *koyn̄t*, cf. *pent*, ou dans *āpīt* (B.) : *āāīt* (F.), ou encore dans *āmetēce* (46), etc. Ici il est nécessaire seulement devant un *oy* suffixe; ce pronom nouveau remplaçant le *sn* ancien donnait en contact avec la voyelle redoublée une forme peu reconnaissable phonétiquement; dans plusieurs dialectes, on l'a séparé de la racine ainsi réduite, par un *τ*.

Notons *pā-* (B.) : *āā* (F.), (n'est-ce pas *— — ?*), toujours construit avec *mmo*, forme obscure conservée dans deux dialectes seulement.

Les formes avec *r* conservé sont les suivantes :

L'infinitif *qattal cīpc*, le *r* est conservé parce que doublé.

L'infinitif construit est identique dans tous les dialectes :

پ- (S.) : گپ- (B.) : گخ- (F.) (sur ۱۸۱) : پ- (*Acta Pauli, Ev. de Jean*) : پ- (A., *Mani*).

Ce پ- partout conservé peut être le *r* redoublé de la forme *Qattal* گپ = *irrijet*, dans laquelle il subsistait uniquement parce qu'il était redoublé. Notons d'ailleurs que l'infinitif construit de la forme simple **iōrēj* (forme perdue, nous l'avons dit, et remplacée par le *Qattal*), pourrait donner également bien une forme réduite à پ-. En syllabe atone précédant la syllabe accentuée (ce qui est le cas dans l'infinitif construit), le *r* subsiste; il ne disparaît qu'après voyelle accentuée, quand il est en contact avec *i*.

Tous les auxiliaires de la conjugaison sont des dérivés de la racine گی⁽¹⁾. Il y en a deux séries distinctes, l'une avec le vocalisme ۰ (sah.), (Parfait I, Parfait II, Présent d'habitude), l'autre avec le vocalisme ۱ (sah.), (Présent II, Futur II, Futur III). Dans les deux séries le *r* est tombé, sauf à la deuxième personne du féminin singulier, et en bohärique à la deuxième du pluriel, et à la forme nominale. Les conditions de cette disparition du *r* seraient à préciser.

Ce qui est très curieux, c'est que dans ce radical (d'un usage d'ailleurs extrêmement fréquent), nous avons un groupe de trois consonnes (*i* à l'initiale, *r* à la médiale, et *i* en 3^e radicale), dont chacune est susceptible d'un traitement phonétique particulier. Ce cumul de variations phonétiques possibles dans un même radical entraîne une profonde transformation des dérivés qui deviennent souvent méconnaissables. Dans deux autres verbes گی : گی *mri* «aimer» et گپ گی *pri* «sortir», nous avons aussi un *r* médial et un *i* final. Nous y voyons clairement la différence de dérivation entre la forme avec *r* redoublé et conservé گپ گی (*Qattal*) et la forme avec *r* tombé گی : گی (B.) : amenant le redoublement de la voyelle. La forme akhmimique گپ گی nous donne le même vocalisme que *pri* dans گپ گی «temple» ou گی (A.).

2^o Dans le type گخ گی, une voyelle brève non redoublée en syllabe ouverte exige de même le redoublement de la consonne qui la suit. On pourrait penser à une assimilation d'un *w* final. Cette assimilation (régressive) d'un

⁽¹⁾ Le verbe «faire» prend comme auxiliaire la valeur «être». C'est tout à fait comparable au changement de sens qu'a subi notre verbe «avoir» (latin *habere*) quand il est devenu auxiliaire.

ἢ à un ς serait très vraisemblable dans ωλψε; cf. assimilation de η à ι dans ιἱ-ιἱ-, τροογε «sandale» (= *tōbawēt*). Mais le qualitatif ωλψιωγ nous dénonce un i final. Dans ρλψε, l'assimilation d'un w à un š serait plus surprenante. Nous n'avons que deux verbes de cette catégorie ωλψε et ρλψε: ρλψι (B.) : λεψι (F.) : ρεψε (A.); et tous deux n'ont pas les formes dérivées: construite, pronominale, ou qualitative, du type μισε. Seul le qualitatif ωλψιωγ (boh.), est comparable au qualitatif de la troisième catégorie que nous allons examiner tout à l'heure.

Une autre interprétation est possible. Nous pourrions avoir deux radicaux quadrilitères du type *šswi* et *ršwi*, c'est-à-dire deux trilitères transformés en quadrilitères par l'adjonction d'un suffixe i. Nombre de verbes quadrilitères sont ainsi formés en égyptien, et nous aurions pour ce quadrilitère un vocalisme (intransitif) en ς, identique à celui du verbe λαπι (boh.) ou ζεμι (boh.). Mais dans ces deux verbes ωλψε, ρλψε, l'orthographe hiéroglyphique ne laisse jamais soupçonner cette quatrième radicale hypothétique. Il reste donc plus que vraisemblable que nous ayons affaire à un *Pi^{cc}el* avec le vocalisme ς (intransitif) dans la première syllabe de l'infinitif, au lieu du i de μισε. C'est un *Qattal* (*Pi^{cc}el*) *intensif*, avec vocalisme ς *intransitif*.

3^o Le troisième type de verbe présente une orthographe qui paraît d'abord singulière : une voyelle brève ε et une seconde consonne redoublée. Comment faut-il interpréter cette orthographe? Voici d'abord la liste des verbes de ce type :

πρρε	πρριε (A.) : πριε (Mani), cf. πειρε	πριωγ (S.) et Mani) : φερι- ωγ (B.) : φεριωγτ
τρρε		τρειωγ (S.) : τερειωγ (B.) : τριωγ (A., Mani)
ερρε	εερι	
εμμε	εεμι	εεμε (A.) cf. ειμε
κννε	κενι	κννιε (A.) : κνιε (Kap. 55, 1, Mani)
εββε	εεβι	εεβε
σββε	σεβι	σεβιωγ
εββε	εεβι	εεβι (F.)

Il faut noter le parallélisme entre les deux types de verbes dans **𠁻𠁻** en face de **𠁻𠁻** et **𠁻𠁻** en face de **𠁻𠁻**. Le **ı** (3^e radicale) reparaît, en akhminique seulement, dans les infinitifs **𠁻𠁻 𠁻**, **𠁻𠁻**, cf. **𠁻+𠁻** (*hdi*) dans *Mani*, bien qu'il s'agisse de syllabes atones. La notation de cet **ı** est due au redoublement de la consonne précédente.

A. Remarquons d'abord que tous ces verbes ont comme 2^e radicale une des sonantes **𠁻**, **𠁻**, **𠁻**, **𠁻**, **𠁻**. Or ces consonnes, quand elles sont entravées (suivies directement d'une autre consonne), transforment un **𠁻** accentué en **𠁻**. On comparera les formes pronominales suivantes dans le type **𠁻𠁻** : on a parallèlement, comme Steindorff l'a noté, § 226 :

𠁻𠁻	pron.	𠁻𠁻 <i>rki</i>	en face de	𠁻𠁻	𠁻 <i>ini</i>
𠁻𠁻	—	𠁻𠁻 <i>psi</i>	—	𠁻𠁻	𠁻 <i>gmi</i>
𠁻𠁻	—	𠁻𠁻 <i>hti</i> (?)	—	𠁻𠁻	𠁻 etc.

Il est donc vraisemblable que dans le type **𠁻𠁻** nous avons en fait un **𠁻** primitif devenu **𠁻** en contact avec une sonante (entravée parce que redoublée), et toute la série rentrerait dans le type **𠁻𠁻**, c'est-à-dire **1223jet**.

B. Le redoublement de la consonne dans la graphie copte sert-il à exprimer effectivement le redoublement de cette consonne, redoublement que nous croyons réel? Ou au contraire est-ce un simple procédé graphique pour indiquer que la sonante (en sahidique), jouant à elle seule le rôle de voyelle, il est inutile d'écrire le **𠁻**?

Si c'était le redoublement réel qu'on avait voulu exprimer dans **𠁻𠁻** (redoublement qui d'ailleurs devait être déjà réduit à une consonne simple au moment où les Coptes ont noté l'égyptien en caractères grecs), on aurait employé le même procédé dans les formes **𠁻𠁻** (infinitif), **𠁻𠁻** (qualitatif). On aurait ***𠁻𠁻**, ***𠁻𠁻**.

Le **𠁻** interne, en sahidique, n'est jamais écrit quand il figure en syllabe accentuée devant une des sonantes **𠁻**, **𠁻**, **𠁻**, **𠁻**, **𠁻**; il est alors toujours représenté par un trait (STEINDORFF, § 30-32). On a ainsi : **𠁻𠁻**, **𠁻𠁻**, **𠁻𠁻**, **𠁻𠁻**, **𠁻𠁻**. C'est un procédé d'orthographe employé par tous les dialectes, sauf le bohaïrique, qui, lui, écrit toujours le **𠁻** devant ces sonantes comme devant toute autre consonne.

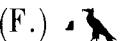
Avant l'invention du trait, qui est certainement une adjonction secondaire du système graphique copte, la sonante pouvait servir de voyelle, mais afin de noter également sa valeur comme consonne, on la répétait dans l'écriture, d'où la graphie πρρε. Pour montrer que celle-ci devait se lire *pérē* < *pērrē*. (les deux *r* étant déjà réduits à un seul) et non **pre*, le *r* (ρ) était écrit deux fois, d'abord comme voyelle (sonante vocalisée), puis comme consonne. Nous n'avons donc pas là une preuve de l'existence d'un redoublement réel. Mais en fait, ce redoublement, simple procédé graphique, coïncide précisément avec un redoublement réel antérieur. Notons qu'une série de substantifs présentent exactement la même formation, avec la même orthographe, du moins en apparence. En sahidique nous avons la série :

κμμε : χεμι, « noir » dans c†κμμε (S.) : cτγχεμι (B.) : « cumin noir » cf. κμομ.

εμμε : εεμι, « gouvernail » (toujours en composition ρεμμε) ω .

εμμε : εεμι, f. « chaleur » cf. εμομ.

εννε : εενι, f. « datte, dattier », εεννι (F.) .

κλλε : κελι, « verrou », κηλαι (F.)  Pyr., § 194 a.

ερρε : εερι, « nouveau ».

ερρε : — f. « lien », εελαι (F.) cf. μογρ (mir) et μηιρι (B.).

εερε : εεει, m. « charrue » ε ε.

εεε : f. « sceau » : τεει : f. « obole » (mots identiques?) ε ε Ω.

κεεε : « repli », κεε, ε ε ε.

Ici nous avons le redoublement apparent et le vocalisme en ε uniquement dans des radicaux ayant une sonante μ, ν, λ, ρ, ε pour seconde radicale : donc la voyelle ε pourrait provenir d'un λ.

Mais cette série n'est pas du tout homogène. Nous avons affaire à plusieurs trilitères dont la troisième radicale n'est pas un *i*. Par exemple :

κμμε, *kēmmēt* « noir », εμμε, *hēmmēt* « chaleur », proviennent de radicaux à seconde géminée : κμομ, « être noir »; εμομ, « être chaud »;

κλλε, « verrou » vient de ε ε ε (pl.), (le ε assimilé à ε ε valant λ empêche l'allongement du ε);

εεε vient de *dbt* (cf. τεεε);

ελλε de *dlc* (χεεελε); εννε de *bnr*.

En bohaïrique des noms de même type en apparence, mais qui n'ont pas de correspondants en sahidique, peuvent avoir soit la seconde radicale redoublée, puisque la voyelle reste brève, soit la voyelle *e* redoublée, puisque le bohaïrique ne marque pas le redoublement de la voyelle ou l'a perdu. Ce sont par exemple les mots : *əgəi* (f.) « crainte », *xəgəi* (m.) « filet », *əgəi* « beurre ». Seuls les prototypes hiéroglyphiques ou les variantes dialectales permettront de décider. Il s'agit encore de mots dans lesquels la seconde radicale est une sonante *x*, *s*; le *e* peut donc provenir aussi d'un *x* ancien si la sonante est redoublée.

Dans les mots *əmme* (¶ ), *əkkə* (¤ ), *mppə* (¤ ), *əppə* (adjectif de prov. inconnue), *kkkk*, *əkkə* (cf. *kkkk*), on peut au contraire admettre une réduplication de la consonne médiale constituant un mode de dérivation *nominale* tout à fait analogue à la dérivation verbale par redoublement. De même on a en sémitique, à côté de la forme verbale *qattal* (BROCKEL., p. 508), une formation nominale *qattal* (avec des vocalismes variés ; BROCKEL., §§ 144-157).

Cette formation nominale par redoublement de la médiale, c'est celle que nous retrouvons dans une série de mots où la voyelle brève de la première syllabe oblige à admettre le redoublement de la seconde radicale. Quand la voyelle brève n'est pas redoublée, et que la troisième radicale n'est pas assimilable à la seconde, il faut admettre, dans les substantifs comme dans les verbes, un redoublement organique de la seconde radicale. C'est l'hypothèse qu'il faudra vérifier dans les mots suivants :

okə, *oce*, *oəg*, *əkki* (B.), *ətə*, *əiənə*, *əmə*, *ənə*, *ətə*, *əgə*, etc.

Nous avons là encore une formation commune avec le sémitique, mais que l'écriture hiéroglyphique ne marque pas, pas plus d'ailleurs qu'elle n'était marquée dans l'alphabet sémitique.

* * *

Sur l'existence de ce redoublement et sur les dates de sa disparition dans la langue, les transcriptions des noms propres égyptiens dans une langue étrangère pourraient peut-être nous donner une indication.

En babylonien, nous avons le nom ḥaramašši = . Ce type de nom propre très fréquent (un nom de dieu + un verbe), comprend un verbe au qualitatif (ou pseudo-participe). Peut-on considérer que le redoublement du *s* en babylonien représente bien le redoublement égyptien du *s* dans le mot *mōssiēw*, **MOCC**, qualitatif du *qattal*? Le redoublement d'une consonne dans le système cunéiforme peut avoir d'autres causes. Tous les noms de ce type ont-ils bien le redoublement en assyrien? Rappelons la transcription assyrienne *Amanappu* pour . Ici nous devons bien avoir en assyrien un *p* redoublé, que la présence de la voyelle brève en syllabe ouverte dans le mot **oNE** nous oblige à admettre en égyptien.

Par contre les formes grecques *Aμωσις*, *Aμωσις*⁽¹⁾ du nom  = *ia'h mōssiēw*, nous montrent que les deux *s* avaient été réduits à un seul dans la prononciation au moment où les Grecs ont transcrit ce nom.

* * *

Mais cette réduplication de la seconde consonne a dû amener un traitement particulier de la première syllabe dans le nom ou dans le verbe, lorsque celle-ci devient atone. Dans certaines formations, l'accent passant sur la seconde syllabe ou sur la syllabe d'un suffixe (--), la première syllabe prend un *ē* atone. Ce traitement particulier de la syllabe initiale ne prouverait-il pas l'existence du redoublement de la seconde consonne? Il faut revenir sur l'examen de cette question :

1° Dans **εερησ** : **χερηχ** (B.), « chasseur » et dans **εεροε** « filet », le **ε** de la première syllabe est anormal, en face de **ερο** : **χρο**; **εροε** : **χροχ**; **ερωε** : **εροζ**; **ερησε** : **ερηχι**; **ερησε** : **ερηι**.

M. Vycichl y a vu une preuve du redoublement de la consonne *r* médiale. M. Till (A. Z., 73, pp. 131-138) au contraire ne croit pas à l'existence de cette formation en ancien égyptien. Il cite (p. 138) une série de mots qui

⁽¹⁾ En grec le *ω* correspond à *o* égyptien du copte et *o* correspond à *ω*. Dans *Aμωσις* nous avons un vocalisme dialectal : en *fay*. et en akh. un *o* accentué du sah. ou du boh. passe à *x*.

présentent ce même vocalisme (accentuation sur la voyelle longue de la seconde syllabe avec un *é* atone dans la première syllabe) mais qui seraient tous des emprunts manifestes : **χεκηλ** (ξεκύη), **τεληλ** (τλη), **φεμηρ** (Β.) (γνω), **ελημη**, **εεπη**, **εερωβ**, **φελεετ**, **εερητ** (ex. unique), **μεσηλ** (Α.).

A côté de mots incontestablement empruntés, nous avons, dans cette énumération, **φελεετ** qui ne l'est pas, et il apparaît bien que **εερησ** dérive d'un radical proprement égyptien ئ ئ ئ, **εερ** (S.) : **χεφخ** (Β.). On est tenté de voir dans ce mot un unique survivant dans le domaine égyptien de la formation des noms de métier du type *qattāl*, qui est classique dans tout le domaine sémitique, et qui survit encore dans l'arabe parlé. Nous aurions là un *η* correspondant au *ā* du sémitique soit **gerrāg*. Dans cette hypothèse, ce *η* ne serait pas en syllabe ouverte; il n'impliquerait pas un suffixe nominal *i*. Mais cette formation a été assimilée analogiquement à la formation avec suffixe *i*, parce qu'elle a le même vocalisme, et on lui a donné un pluriel **εερεε** copié sur celui des mots à suffixe en *i*. De même au mot d'emprunt **φεηρ** (γεη) (S.) : **φεηρ** (Β.) : **εεηρ** (Α.), on a refait un féminin et un pluriel analogiques : **φεεερε** et **φεεερ**.

2° Dans le mot : **μεριτ** (S.) : **μενριτ** (Β.) : **μελλιτ** (F.) : **μρριτ** (Α.) pluriel : **μερατε** (S.) : **μενρα+** (Β.) : **μελε+** (F.) : **μρρετε** (Α.), dérivé du verbe **με** : **μει** : **μηι** (F.) : **μειε** (Α.), radical *mri*, nous devons avoir un *r* redoublé au *Pi²el*, ce même *r* qui est tombé, nous l'avons vu, dans la forme simple **με** où le *r* n'est pas redoublé. C'est ce redoublement qui oblige à mettre un *e* entre **μ** et **ρ** dans la première syllabe devenue atone.

Le contraste est clair avec la dérivation **μρω** (S.) : **εμρω**, **εμερω** (Β.), «le port», qui est du type *emriōwēt*. Dans ce cas nous n'avons pas ***μερω**.

3° Dans **μεσιω** : **μεσιογ** (Α.), au lieu de ***μεσιω**, cf. **μεσαز**, le *e* doit être également dû au redoublement du *s* : *mēssījōwēt*. De même dans **ομεσιο** (Β.) (factif), en face de **ομιο** «placer» factif de *hmsi* et de **ορωο** (Α.), **ομκο**. De même encore dans **μεσορη** : *mēssīwt-Re²* (le *o* représente un *w* atone).

* * *

Une question se pose inévitablement. Si la formation *Qattal*, 1-2-2-3, est un type de formation générale applicable à tout verbe fort ou faible (comme l'est le *Qattal* [*Pi"el*] en sémitique), pourquoi n'avons-nous en copte *dans les verbes forts* aucun exemple de cette formation, avec ce même vocalisme ? Pourquoi est-elle pratiquement utilisée seulement dans les verbes à 3^e faible ?

Or nous avons un verbe **κιμ** dont le vocalisme est unique dans un radical verbal d'apparence bilitère. C'est un ancien trilitère *km*; comme le montre la graphie **׀ ḫ ḫ**) et probablement un *Qattal* de ce radical *km*; **׀ ḫ**).

Ce verbe à l'état construit et à l'état pronominal est traité comme les verbes du type **μισε** qui ont comme seconde radicale un **μ** : **κεμτ-** (S.) et **κεμτ"** (S.). Il n'a pas conservé de qualitatif. En composition on a **κμτο** (S., A.) : **κεμθο** (B.), « tremblement de terre ». **κμ-** pourrait être ici un participe conjonctif dont le **α** serait passé à **ε** devant **μ**. Mais, c'est plutôt une forme reconstruite, car il n'y a pas transformation de ce **μ** en **ν** devant **τ** à l'état pronominal comme dans **σντ"**. En réalité, il manque le **ε** final du type **μισε** à l'infinitif, mais ceci est normal car dans ce verbe, la troisième radicale est un **κ** et non un **τ = i**. Ce **κ** disparaît en finale non accentuée : ainsi on a **ταμο = ḥ — ḫ** et non ***ταμιο** ⁽¹⁾. Il disparaît également dans les qualitatifs **οω** de **αωαι**, **ογοχ** de **ογχαι**; dans les substantifs **ογοφ** « poumon », **σοφ** « serpent », **ωοω** « bubale », etc.

D'une façon générale, nous l'avons répété, la tendance de la langue dans son développement historique a été de réduire le nombre des formations verbales par *dérivation*, et de les remplacer par des *auxiliaires*. Dans chaque racine on n'a conservé qu'une seule formation qui devenait fixe. Pourquoi dans les verbes à troisième faible a-t-on donné la préférence au *Qattal* comme forme unique à l'infinitif et au qualitatif ? Il doit y avoir une raison phonétique variable dans chaque cas et des influences analogiques qu'il faudra préciser.

⁽¹⁾ Il existe en copte un verbe **ταμιο** mais qui n'a rien à faire avec celui-ci.

* * *

Dans l'infinitif **niccē** et le qualitatif **noċċē**, nous avons en apparence une seule et même finale : **ē** (S.) : **i** (B. F.). Or cette finale provient en réalité de deux formations différentes. A l'infinitif nous avons une terminaison féminine ***mīssiet** et au qualitatif une terminaison tout autre ***mōssjēw**. Je laisse de côté en ce moment la question du redoublement du *s*. Or dans certains dialectes, cette différence d'origine aboutit à une correspondance différente que j'ai eu l'occasion de noter⁽¹⁾. Dans deux dialectes, la finale du qualitatif est différente de celle de l'infinitif dans les verbes du type **niccē**. Dans l'*Ascension d'Isaïe*, on a **xaċċi** (qual.) en face de l'infinitif **ṇiċċe**. Dans les *Acta Pauli*, on a **caċċi**, **xaċċi** (qual.) en face des infinitifs **ṇiċċe**, **ṇiċċe**⁽²⁾.

Cette différence de traitement est un bon exemple de ce que les dialectes, très heureusement multipliés par des découvertes récentes, peuvent nous apporter de nouveau pour l'interprétation des formes les plus claires en apparence.

* * *

L'existence d'une formation *Qattal (Piṭṭel)*, comportant des vocalisations variées, nous permet de comprendre que deux factitifs en **ʃ**, dérivés d'une même racine, puissent avoir un vocalisme différent dans deux dialectes ou dans un même dialecte.

Par exemple, le factitif en *s* préfixe de la racine **maṣṣ** se présente dans les différents dialectes sous les formes suivantes :

1^o **cemni** (B., F.) « établir » : **cmiċċe** (A.) : *Mani*, K. 98, 1; 62, 22; 114, 120.

2^o **cmiċċe** (S. *Mani*) : **cmiċċi** (E.).

3^o **cmiċċi** (*Ev. de Jean*).

⁽¹⁾ LACAU, *Ascension d'Isaïe*, dans *Museon*, LIX, 464.

⁽²⁾ L'*Ascension d'Isaïe* et les *Acta Pauli*, textes assez courts, n'ayant pas conservé les

infinitifs **xiċċe** et **ciċċe**; j'ai mis ici en parallélisme les infinitifs de deux autres verbes du type **niccē**.

Ces trois formations sont phonétiquement distinctes et ne peuvent être ramenées l'une à l'autre :

1° La première forme représente le vocalisme normal en *ä*, après le *s* initial du factitif, comme dans **cx̥c** = *säddet*,. Ce **χ** accentué devant **m** devient **c**. C'est un factitif construit sur le radical simple du bilitère *mn* qui résultait lui-même de la chute du *i* médial dans un trilitère du type *min* (**MAEIN**). Ce factitif a un infinitif féminin **ʃ** — comme tous les factitifs faits sur des bilitères.

2° La seconde forme, par son vocalisme en *i* entre la 2^e et la 3^e radicales, doit être le factitif d'un *Qattal* de ce bilitère qui avait le vocalisme ***MINE** (*minnët*) forme perdue.

3° La troisième forme serait le factitif d'un *Qattal* de bilitère à vocalisme en **c** (**χ**) = ***MNNE**, cf. **zPPE**. Ce *Qattal* ainsi vocalisé ne se serait conservé que dans le factitif en *s*. Ces deux *Qattal* (*Pi^{el}*) de bilitères ont disparu du copte et nous n'avons aucun autre exemple d'un *Pi^{el}* de bilitère issu lui-même d'un trilitère.

En fayoumique les deux formes **cEMNI** et **cMINI** semblent bien coexister; mais ce qui nous est parvenu de ce dialecte comporte beaucoup de formes empruntées à un des dialectes voisins; nous pouvons donc hésiter sur la réalité de cette coexistence. Au contraire, dans le dialecte des textes de *Mani* les deux formations **CMNE** et **CMINE** subsistent côté à côté. Pareilles formations multiples ont coexisté dans la *zouvn* dont dérivent tous les dialectes, mais il y a eu ensuite simplification, comme pour toutes les formes verbales. En fait chaque dialecte n'a presque jamais conservé qu'une seule forme. C'est ce qui s'est produit également, nous l'avons vu, pour les différents types de *Qattal*. Le type de *Qattal* : **cMI** (B.) : **MMC** (A.), ne subsiste que dans les deux dialectes, bohaïrique et akhmimique; et le type normal de *Qattal* : **cME** (S.) : **iMI** (F.), ne subsiste que dans les deux dialectes : sahidique et fayoumique.

L'existence d'un *Shafel* du *Pi^{el}* avec double vocalisme nous confirme la variété des formations verbales que nous cache l'écriture hiéroglyphique.

* * *

En dehors du redoublement de la consonne médiale dans la forme *Pi[“]el* (*Qattal*) qui nous est dénoncé par l'état du vocalisme (voyelle brève en syllabe d'apparence ouverte), le vocalisme lui-même est un élément original et significatif de cette formation. Le *i* de l'infinitif, le *o* du qualitatif, le *a* de l'état pronominal, constituent une série vocalique qui caractérise spécialement cet aspect du verbe, et les différents emplois de cet aspect.

Rappelons-le, il n'y a aucun lien phonétique à chercher entre ces trois voyelles, elles ne sortent pas l'une de l'autre. Chacune d'elles caractérise une des fonctions du verbe. Changer une voyelle, c'est changer le sens ; ce procédé de dérivation est courant dans le nom comme dans le verbe. Pourquoi est-ce cette séquence des trois voyelles, plutôt qu'une autre, qui caractérise le *Pi[“]el*? Nous n'en savons rien, mais cet aspect d'un verbe est caractérisé à la fois par la *nature* de la voyelle et par le *redoublement* de la consonne médiale.

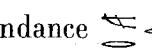
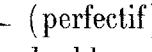
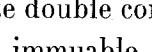
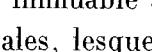
On s'attendrait à retrouver dans cette forme verbale à redoublement, qui remonte certainement à l'ancêtre commun, un vocalisme identique dans les différentes langues dérivées de cet ancêtre. Il n'en est rien. Le redoublement est resté identique, le vocalisme qui l'accompagne est autre, les deux procédés sont indépendants, ils ne sont pas liés, mais peuvent simplement se cumuler au besoin. En sémitique, nous avons, en arabe et en éthiopien : *qattala* ; en assyrien : *kassäd* ; en hébreu : *qittel* ; en araméen : *qattel*. Nous devons nous demander si ce n'est pas l'égyptien et l'hébreu qui nous ont conservé la vocalisation ancienne (en *i*) propre à cette formation. Partout ailleurs, ce vocalisme aurait été aligné sur le vocalisme de la forme *Qatal*. De même, nous l'avons vu, le *Pi[“]el* égyptien comporte plusieurs vocalismes dont chacun venait ajouter une nuance de sens au verbe à redoublement. Ce procédé, variation du vocalisme dans le *Pi[“]el*, n'existe pas ou n'existe plus dans le groupe des langues sémitiques. Ce groupe l'a-t-il perdu, ou bien est-ce l'égyptien qui, dans son développement personnel, a voulu ajouter ce mode de dérivation supplémentaire au redoublement du *Pi[“]el*? Je ne vois aucun moyen de décider pour le moment entre ces deux hypothèses. Rappelons-nous seulement

que dans le verbe sémitique les variations de la voyelle interne servent à exprimer différents *sens* de la racine verbale. La voyelle *a* caractérise le sens transitif *qatal*, la voyelle *i* le sens intransitif transitoire et passager *qatil*, la voyelle *u* le sens intransitif permanent *qatul*. (CASPARI, *Gram. arabe* [traduction], § 40-42, 202-203; BROCKELMANN, *Précis de linguistique sémitique* [traduction], § 189).

III

REDOUBLÉMENT DE LA DEUXIÈME RADICALE DANS LES VERBES À TROISIÈME RADICALE FAIBLE

Une autre particularité remarquable des radicaux à troisième faible, c'est que dans la forme *imperfective*, ils présentent un redoublement de la consonne médiale qui, lui, est exprimé dans l'écriture hiéroglyphique. Cette formation si singulière, par redoublement de la consonne médiale, demeure encore sans explication satisfaisante⁽¹⁾.

C'est un fait connu qu'on a la correspondance  (imperfectif) en parallélisme avec  et  (perfectif) en parallélisme avec le même . C'est l'existence de cette double correspondance qui nous oblige à admettre que, sous l'orthographe immuable *sdm-f* des verbes forts se cachent forcément deux formations verbales, lesquelles ne diffèrent entre elles que par une modification interne que nous ignorons.

Dans une phrase comme la suivante (*Pyr.* § 696 c-d, N. 622-623) :



chaque fois que Pépi a faim, Rwti a faim, chaque fois que Pépi a soif, Neħbet a soif⁽²⁾;

⁽¹⁾ On trouvera l'état actuel de cette question dans nos trois grammaires principales : ERMAN¹, 4, § 287 (2 et 3), 297, 301, 387, 390, 392 (participe imperfectif actif et passif), 422 (relatif imperfectif) ; GARDINER, § 269, 270, 356-358 (participe imperfectif relatif et passif) ; 387 (relatif imperfectif), 411, 439 ; LEFEBVRE,

§ 218-222, 244, 261, 430-436 (participe imperfectif actif et passif), 476, 477 (relatif imperfectif).

⁽²⁾ Remarquons en passant que le signe-mot de  est différent dans les deux exemples du mot « boire ». Comme le second exemple est placé au début d'une colonne

nous avons affaire à deux verbes en parallélisme, *hqr* radical fort et *ibî* radical à 3^e faible. Il y a évidemment à la fois équivalence de sens et différence absolue de forme entre ces deux types morphologiques. Le redoublement de la 2^e consonne dans 𠁻 𠁻 sert à exprimer *l'imperfecatif*. Ce même *aspect* est exprimé dans 𠁻 𠁻 par un autre procédé (sans doute variation vocalique ou réduplication de la 2^e ou de la 3^e consonne), procédé qui n'est pas susceptible d'être traduit par une modification orthographique dans le radical et qui par suite nous échappe. Ce contraste entre les deux traitements nous oblige à considérer que *sdm.f* couvre au moins deux formes distinctes. Cette immobilité orthographique des verbes forts peut même cacher d'autres formes encore : on peut supposer la réduplication de la 2^e consonne radicale *Qattal* (*Pi^{ce}el*), ou de la 3^e (forme arabe 9 et 10 : *Iqballa* et *Iqbâlla*). Dans ces trois types de redoublements, les deux consonnes redoublées étant en contact direct ne sont écrites qu'une seule fois. Malheureusement, le copte, qui n'écrit pas non plus les lettres doubles, quand elles ne sont pas séparées par une voyelle, ne nous apporte aucun éclaircissement.

Même contraste entre les formes verbales qui figurent dans la formule si fréquente sur les stèles, où l'on souhaite au mort :

三 𠁻 𠁻 𠁻 𠁻 𠁻 𠁻 (1) Caire 20540, 20560, etc.

(*toutes les choses bonnes et pures*) qui sont données (*habituellement*) par le ciel, créées (*habituellement*) par la terre, apportées (*habituellement*) par le Nil.

Dans ces trois participes imparfaitsifs passifs, les deux verbes faibles 𠁻 (*rdi*) et 𠁻 (*ini*) ont le redoublement de la seconde radicale ; le verbe fort 𠁻 (*qm*) ne l'a pas. Il s'agit pourtant d'exprimer dans ces trois verbes exactement la même nuance de sens, c'est-à-dire la répétition habituelle de l'action.

(l. 623 de N) et séparé par conséquent du premier, on pourrait croire à une distraction du scribe ; mais Drioton a montré (*Actes du XXI^e Congrès des Orientalistes*, Paris, 1948, p. 65) que ces variations d'un même déterminatif à courte distance, ces «dissimulations graphiques» sont une élégance d'écriture

voulue par les scribes.

(1) Les variantes orthographiques d'une pareille formule qui est si fréquente, qui a duré si longtemps et qui était en usage dans toutes les provinces d'Egypte, mériteraient d'être rassemblées ; elles nous réserveraient des surprises.

De même dans la forme relative imperfective, *Pyr.*, § 537 b, T. 29 :

(18 fois)

*une étoile devant laquelle les dieux s'inclinent,
devant laquelle tremblent les deux neuvaines.*

Quel est le rapport à établir entre la forme qu'emploient les verbes forts pour exprimer l'imperfectif et celle qu'emploient les verbes faibles? Phonétiquement, il n'y a aucune équivalence possible.

Si la seconde radicale forte est écrite *deux fois* dans la forme imperfective *tertiae infirmæ* , c'est qu'il y a entre ces deux lettres une voyelle accentuée ou non⁽¹⁾. C'est une règle sans exception dans l'orthographe hiéroglyphique qu'une consonne redoublée n'est écrite qu'une seule fois, à moins que ces deux consonnes identiques ne soient séparées par une voyelle. Il en est de même en sémitique.

En égyptien, nous aurions le vocalisme théorique *mərr // ēf écrit et le vocalisme théorique *emrér // ēf écrit .

Si donc nous avions dans un verbe fort à l'imperfectif la même formation que dans le verbe faible, nous aurions aussi l'orthographe * sd dm.

Notons tout de suite que ce redoublement de la médiale avec voyelle intercalaire entre les deux consonnes est un procédé qui a dû exister en égyptien à un moment donné de son développement⁽²⁾. Un mot comme ἡσωσεν, «le lotus», est de ce type. Mais il ne reste dans le vocabulaire égyptien qu'un très petit nombre de substantifs qu'on puisse rattacher à ce mode de dérivation⁽³⁾ et pas un seul verbe. Il serait étrange qu'une for-

⁽¹⁾ Il n'était pas nécessaire qu'elle fût accentuée. Dans un mot comme , il y avait une voyelle entre les deux r, puisque le dernier est tombé ou du moins est passé à , mais cette voyelle n'était pas accentuée.

⁽²⁾ Il y a en sémitique des traces d'une pareille formation, en Harari seulement et dans des adjectifs, mais Brockelmann (I, § 158) admet qu'il doit s'agir d'une influence hamitique. Ce mécanisme verbal existe en berbère; il y est même si bien vivant que des verbes

arabes adoptés par les Kabyles reçoivent la forme proprement berbère 12ū2e3; voir COLIN, *Observations étymologiques sur le vocabulaire Kabyle*, dans *Mélanges GAUDEFROY-DEMOMBYNE*, p. 312.

⁽³⁾ Comme formation nominale, quelques noms de plantes : ou d'oiseaux : ; de maladies : et un nom propre : . Les noms d'animaux et de plantes, les termes médicaux sont très

mation aussi rare eût servi à figurer l'imperfectif d'une catégorie de verbes extrêmement nombreux.

Gardiner a bien vu la difficulté que constitue ce redoublement (*Grammar*, § 270), et il a proposé une nouvelle interprétation de cette seconde radicale redoublée dans l'écriture. Il rappelle d'abord que l'on a généralement considéré que la consonne finale faible *w* ou *i* avait dû s'assimiler à la consonne précédente et que *mri:f* avait dû aboutir à *mrr-f*⁽¹⁾. Il se demande alors si l'on ne doit pas admettre pour tous les radicaux à 3^e faible l'interprétation qu'il a suggérée dans le § 269 à propos des formes imperfectives dans les verbes à 2^e géminée. Ces verbes présentent également un redoublement à l'imperfectif. Il suppose que, pour ceux-ci, sous la graphie à redoublement ——, on pourrait avoir ou bien une vocalisation **wnán* // *éf* qui correspondrait à une forme **esdám* = *éf* (radical fort), ou bien une vocalisation **wennán* = *éf* qui correspondrait à une forme **seddám* = *éf*. N'en peut-il pas être de même, pense-t-il, dans les verbes à 3^e faible ? C'est-à-dire que —— pourrait représenter, soit **emrár* // *éf* de **emráj* // *éf*, soit **mér-rár* // *éf* de **merráj* // *éf*.

En réalité cette assimilation régressive n'est guère vraisemblable. Si elle peut être admissible entre un *i* ou un *w* et telle ou telle autre consonne, il est difficile d'admettre que l'analogie ait généralisé pareille assimilation avec toutes les autres consonnes.

D'autre part un *i* final en contact direct avec une consonne précédente ne s'assimile pas du tout à cette consonne. Son traitement est tout autre : il disparaît en amenant le redoublement de la voyelle précédente : —— donne *ȝeep* et *šópjew* donne *ȝooon*. Ce *i* final apparaît sans aucune assimilation dans les dérivés en τ factitif : *τmecio*. De même dans les mots à suffixe *-wt* — : *pmih*. Le contact entre *i* et la consonne précédente a lieu

souvent archaïques dans toutes les langues. Comme formation verbale, il n'en reste rien. En sémitique, cette formation est également morte. Il existe quelques termes de ce type en amharique qui sont peut-être dus à l'influence du hamitique (où le procédé aurait survécu). C'est ce que pense BROCKEL-

MANN, *Grundriss der vergleich. Gram. der semit. Sprachen*, § 158, pour le nom.

⁽¹⁾ C'est la solution adoptée par FARINA, *Grammaire* (édition française), § 240, 241. Au contraire Erman et Lefebvre ne parlent pas de cette assimilation possible.

ici avant l'accent, donc dans des circonstances différentes. Mais si cette assimilation est inadmissible en contact direct, comment admettre que l'assimilation régressive d'un *i* à distance (par dessus une voyelle) soit plus vraisemblable? Nous n'en avons aucun autre exemple. Nous n'avons pas non plus d'exemple d'une dérivation verbale du type 1-2-2-2 en égyptien et pareille formation est inexistante en sémitique. Elle demeure assurément possible comme demeurent possible, théoriquement, dans un trilitère fort, toutes les combinaisons de consonnes et de voyelles que l'on peut réaliser en groupant telles ou telles des cinq voyelles (longues ou brèves) avec les trois consonnes de la racine dont deux (la seconde et la troisième) peuvent être redoublées, soit en contact direct, soit séparées par une voyelle, mais son existence n'est pas pour autant prouvée.

Je crois que la forme à redoublement des verbes faibles est absolument indépendante, phonétiquement, de la forme sans redoublement des verbes forts. Ce sont deux formations distinctes employées pour exprimer un même sens, dans des conditions que nous allons examiner.

* * *

Les verbes à seconde géminée, à l'imperfectif, écrivent les deux consonnes semblables de la racine, ce qui montre qu'il y avait une voyelle entre ces deux consonnes. En effet, un verbe à 2^e géminée est un *trilitère* fort dont la 2^e et la 3^e radicales sont identiques. Quand la voyelle est placée entre la 1^{re} et la 2^e consonnes et qu'il n'y a pas de voyelle entre la 2^e et la 3^e consonnes qui sont semblables, ces deux consonnes en contact direct sont écrites par un seul signe et la racine prend l'aspect d'un bilitère. Quand au contraire il y a une voyelle entre ces deux consonnes semblables, elles sont écrites toutes les deux.

Ceci n'éclaire en aucune manière ce qui se passe dans les verbes à 3^e faible. Dans les verbes *secundæ geminatæ*, il n'y a pas, en effet, de redoublement réel de la médiale comme dans les verbes à 3^e faible. Mais ce type d'imperfectif *secundæ geminatæ* nous apprend quelque chose de très important. Cette variation de l'orthographe nous prouve que, dans l'imperfectif des trilitères forts et par conséquent dans la forme *sdm-f* imperfective, l'accent était entre la

2^e et la 3^e radicales. Nous avons pour *l'imperfectif* dans ces deux formes grammaticales 2 *æ. gem.* et 2 *æ inf.* exactement le même schéma 1 2 2 3. Dans le premier cas, la 3^e radicale, étant une radicale forte, subsiste sans changement. Dans les trilitères à 3^e faible, au contraire, la voyelle qui venait se placer devant cette 3^e faible devait lui faire subir une modification d'ordre phonétique ou même une suppression par diphthongaison, ce qui modifiait complètement le schéma normal de l'imperfectif. Celui-ci pouvait par exemple se confondre avec la forme passive en **ב** final, qui était bien vivante dans cette classe de verbes. Dès lors l'imperfectif des *tertiæ infirmæ* cessait d'être clair sous sa forme normale. Le seul remède, c'était d'avoir recours à une autre forme verbale de sens voisin mais de formation claire, que l'on a *substituée* à l'ancienne forme devenue peu compréhensible. On a employé le *Qatal*, c'est-à-dire la formation 1 2 3 2 3, la radicale 3 étant *i* ou *w*. Cette substitution d'une forme verbale à une autre en égyptien, nous en avons un autre exemple très intéressant dans la façon dont ont été traités au passif les mêmes verbes à troisième faible. Ce n'est pas le lieu de discuter ce point, dont je parlerai plus tard. Je signale simplement maintenant ce qui s'est passé. Une des anciennes formes passives consistait dans le redoublement de la 3^e radicale forte. Ce redoublement est exprimé par l'écriture, c'est-à-dire qu'il y avait une voyelle entre les deux consonnes redoublées⁽¹⁾. Le procédé est encore très vivant dans les *Pyramides*, mais il disparaît rapidement et survit seulement au Moyen Empire dans quelques textes religieux ou médicaux qui ne sont que les copies de textes plus anciens. Or dans les *Pyramides*, jamais un verbe à 3^e faible ne reçoit cette forme du passif à 3^e redoublée. Quand on a, en parallélisme dans deux phrases exactement de même portée, ce qui est fréquent, d'un côté un verbe fort, et de l'autre un verbe faible, si le verbe fort a la forme passive par redoublement de la 3^e radicale forte, le verbe faible correspondant, qui a forcément la même portée sémantique, est au contraire *toujours* au passif en **ב** final. Notons un seul exemple : **ל** | **ב** (n) en face de **ל** **ל** (n) (§ 492 c). Certainement le redoublement d'une 3^e radicale faible donnait phonétiquement quelque chose d'instable ou même de méconnaissable. Le schéma 1 2 3 (i) 2 3 (i)

⁽¹⁾ ERMAN, 4, § 324 b; GARDINER, § 425-426; LEFEBVRE, § 306. GARDINER, § 425, a raison de rapprocher cette formation de l'hébreu *pu'�al*.

plaçait la voyelle accentuée entre deux consonnes faibles. L'armature consonantique se trouvait rompue; il était intéressant ou même nécessaire d'employer dans ce cas l'autre forme du passif.

* * *

Remarquons qu'en sémitique, nous avons des exemples de la substitution d'une forme verbale à une autre précisément dans des classes de verbes où la nature d'une des consonnes entraînait des modifications d'ordre phonétique. En hébreu, toutes les grammaires relèvent le fait que :

1° Dans les radicaux à 2^e radicale *w* (ו) ou *i* (י), les formes *pi[“]el*, *pu[“]al*, et *hitpa[“]al* sont remplacées par les formes *pō[“]lēl*, *pō[“]l[’]al* et *hitpō[“]l[’]el* : מִקְרָא, מִזְרָח, מִתְקָרָב (JEAN, *Grammaire Hébraïque*, § 54 et 55), c'est-à-dire par des formes *qatalal*, qui pratiquement, n'étaient plus en usage dans les verbes ordinaires.

2° Dans les radicaux à 2^e géminée ou dans les radicaux à seconde radicale ו les formes *pi[“]el*, *pu[“]al*, *hitpa[“]el* sont remplacées par les formes *pō[“]el*, *pō[“]al*, *hitpō[“]el* : סִבְבָּב, סִבְבָּב, סִבְבָּב (JEAN, *ibidem*, § 56).

3° Dans les verbes à 3^e radicale י (נָהָר, נָהָר, נָהָר), on admet que le *pi[“]el* et *l[’]hitpa[“]el* sont remplacés par un *pi[“]lēl* et par un *itpa[“]l[’]el*.

C'est un procédé de même ordre, que nous avons en égyptien. Il ne s'agit pas, bien entendu, de le faire remonter à l'ancêtre commun. Il a pu se développer d'une façon indépendante dans ces deux domaines linguistiques après leur séparation.

* * *

Naturellement une question se pose. Puisque la graphie qui note le redoublement de la seconde radicale implique forcément qu'il y a une voyelle entre les deux consonnes identiques figurant dans l'écriture, pourquoi cette voyelle et la consonne faible qu'elle accompagne à l'intérieur du mot ne sont-elles jamais écrites ? Pourquoi n'avons-nous jamais 1 2 3 (i) 2 3 (i) ?

La consonne n'est pas écrite parce que nous avons affaire à une consonne faible *i* ou *w*; cela est normal. En réalité, il est extrêmement fréquent qu'une

radicale faible (un **ḥ** = *yod*, entre autres) ne soit pas écrite, non seulement quand elle est finale, mais encore quand elle est la seconde radicale d'un trilitère. Un même signe *bilitère* peut servir à écrire aussi bien un radical bilitère de deux consonnes fortes qu'un radical trilitère à seconde consonne faible. Exemples : **ḥ** = *qrs*, *qis*, *qs* (καλας); **ṭ** = *nid*, *nd* (νοειτ); **ts** = *ts* (τσις); **mn** = *mn* (μαειν); **ṣ** sert à écrire *hm* (ημ) et *him* (ηιμ : « femme », le pluriel ηιομε montre un *i* médial). Ceci s'explique très simplement par le fait que cette consonne faible disparaît quand elle est intervocalique. Quand elle subsiste, c'est à l'état de diphthongue⁽¹⁾, mais même dans ce cas, elle est très rarement écrite. Ainsi dans **ḥm** : « harpe », qui a maintenu le *i* médial en diphthongue, * **boine** (S) : ογωινι (B), ce **ḥ** n'est pour ainsi dire jamais écrit⁽²⁾.

Toute une série de mots (verbes ou substantifs) semblent formés de deux radicales identiques :

ḥḥ var. : **ḥḥ** et **ḥḥ**; **ṣṣ** (verbes)

mn; **ṭṭ**; **ts** (substantifs)

Ils sont dus en réalité à la répétition d'un bilitère à deuxième faible *i*, soit *hihi* dans lequel le **ḥ** n'est pas écrit.

A côté par contre, on a des redoublements de bilitères à 2^e **ḥ** qui ont conservé le **ḥ**, par exemple :

ḥḥḥḥ; **ḥḥḥḥ**; **mn mn**;
mn mn, variante : **mn mn**;
mn mn; **ṭṭṭṭ**; **ṭṭṭṭ**.

Il est certain que nous avons affaire dans ce cas à un **ḥ** différent, couvrant une seconde valeur. Ce serait le **ḥ** qui subsiste intact en troisième radicale dans des verbes comme : **ḥḥḥ**, **ḥḥḥ**, **ṭṭṭ**, **ṭṭṭ**, **ṭṭṭ**⁽³⁾. Précisément les verbes terminés par ce **ḥ** particulier (à préciser) ne comportent

⁽¹⁾ Elle peut également subsister (pas toujours) dans la position : 12(i)-3, **εριω**. Les faits sont plus complexes que la règle sommaire que j'énonce.

⁽²⁾ Cf. **ḥḥ** *Deshasheh*, pl. 18.

⁽³⁾ LEFEBVRE, *Gram.*, § 220 b, 228 a, et GARDINER, § 270, Obs.

jamais le redoublement de la seconde radicale⁽¹⁾. Ce redoublement était inutile puisque la 3^e radicale subsistait et n'était pas un *yod* réel. Ils n'ont pas non plus, en général, d'infinitif féminin. Ce final n'est donc pas une 3^e faible.

Nous avons une réduplication tout à fait analogue dans **ελοολε** (S) : **ἄλολι** (B) ⁽²⁾ : « le raisin ». C'est une formation nominale, mais qui comporte un redoublement des 2^e et 3^e consonnes tout à fait analogue à celui que nous avons supposé dans notre *Qtaltal* verbal. On a la vocalisation : *iē'lō'let* ⁽³⁾. La voyelle accentuée (ō) est placée devant le second ' et la chute de ce ' amène le redoublement de cette voyelle. Or ce  intérieur et ce redoublement de la voyelle, l'orthographe égyptienne ne nous en dit rien, du moins à l'époque classique ( -  au lieu du signe , c'est-à-dire que l'on note la présence du  :  -  ⁽⁴⁾.

Notons encore une forme : $\kappa\lambda\omega\omega\epsilon = \text{—} \text{—}$ (Pyr. § 281 a, T. 240, GARDINER, *Onomastica A 10*), qui doit être du type *qriri*; cf. — $\text{—} \text{—}$ Pyr. § 261 a était simple, sans réduction du — final à | (comme dans $\text{—} \text{—} \text{—}$, de *hprr*).

Notons que le dernier *i* du *Qtaltal* du type 123 (i) 23 (i) doit se retrouver conservé par le pluriel dans les participes imperfectifs ainsi orthographiés :  Leyde n° 15 (t. VI, pl. X) en face de  et  Urk. VII, 14, 7 (B. H. I., 8, 4).

⁽²⁾ Le copte nous montre que, dans ce mot, le  ne correspond ni à *a* ni à *i*, mais

bien à '.

⁽³⁾ Le *e* devant ' en syllabe inaccentuée passe à **ѧ** en bohaïrique seulement, il reste **е** en sahidiq. Il en est de même, par exemple, dans : **ѧՅՈՒ** (S) : **ѧՅՈՒ** (B) « le mois » (*č'bōd*) ; **ѧՅՈՒ** (S) « Abydos » (*č'bōdew*). Devant un **լ** initial, au contraire, la voyelle prothétique est dans les deux dialectes un **ѧ**, **ѧՈՒ** : **ѧՓՈՒ** = **լ Յ**.

(4)  dans  MURRAY,
Saqqara Mastabas, I, pl. I en bas à droite et
à gauche et pl. II en bas à droite et à gauche,

les exemples d'imperfectifs ; leurs orthographies exceptionnelles pourraient être très instructives.

* * *

Je crois que cette hypothèse d'une forme *Qtaltal* nous donnerait en outre une explication satisfaisante de deux impératifs tout à fait isolés en sahidique :

ᾳپیپه impératif de گیپه « faire »⁽¹⁾ : ѧخیѧ (fayoumique)⁽²⁾.

ѧنینه, impératif de گینه : « porter » (Steindorff, § 332).

Ces deux impératifs ont donné lieu à des essais d'interprétation qui ne nous paraissent pas concluants :

Stern avait d'abord pensé (*Koptische Grammatik*, § 384), qu'il s'agissait de formes composées de deux éléments : ѧنی+گینه et ѧپی+گیپه, c'est-à-dire l'impératif construit plus l'infinitif du même verbe.

SETHE (*Verbum*, II, 509) propose une phrase *  eini-nai : « apporte à moi ». La préposition et son suffixe pronominal (* նѧ), ajoutée au verbe à l'impératif, donnerait ѧنینه.

Calice, *A. Z.*, 45 (1908), 92 fait remarquer que cette explication théoriquement possible pour ѧнине ne peut convenir pour ѧپیپه, à moins que l'on admette, comme il le propose d'ailleurs, que la seconde forme est une forme *analogique*, copiée sur la première. Calice a raison de relever que l'explication de Sethe n'est valable que pour un seul des deux mots. Certes l'analogie en général a des résultats souvent très imprévus, mais la création d'un type d'impératif qui serait construit sur le modèle d'un cas unique et très particulier, celui où la préposition complémentaire *n* correspondrait précisément à un *n* du radical verbal auquel elle est annexée, me semble tout à fait improbable.

Au contraire, un impératif du type *Qtaltal* serait une formation applicable directement à tous les verbes à 3^e faible qui ont adopté cette forme *Qtaltal* à l'imperfectif. On aurait le vocalisme *irihrei*; *injnei*; ce serait un

⁽¹⁾ Le bohaïrique répond à cette forme anormale par une forme d'impératif tout à fait anormale elle aussi, mais différente : ѧپیօ՞ւ, ѧնիօ՞ւ. Il faut y ajouter : ѧխօ՞ւ, qui sert d'impératif à օխ ou plutôt à un verbe : * گیخه disparu;  (‘ri). Comme il n'y a évidem-

ment aucun lien phonétique entre les deux formes, sahidique et bohaïrique, nous laisserons de côté le bohaïrique pour lequel je ne vois aucune explication intéressante.

⁽²⁾ Cette forme ne figure pas dans le dictionnaire de Crum.

impératif du *Qtaltal* insistant sur l'action durable et continue du verbe⁽¹⁾. Une forme avec suffixe, tout à fait isolée, malheureusement et qui nous est donnée par le dialecte fayoumique me paraît représenter le même impératif avec complément pronominal : **ѧNENT** = (MATH., 14, 18)⁽²⁾. Il est clair que cette forme présente un redoublement du **ن** qui ne peut venir de l'annexion d'une préposition avec un suffixe; le **ن** s'y oppose.

Quant aux formes **ѧPI-**, **ѧPI''**; **ѧHU-**, **ѧHU''**, qui sont les formes construites avec complément direct et les formes pronominales, ce sont au contraire les impératifs normaux sans redoublement, dans les verbes à 3^e faible, de la forme perfective *Sdm.f.* Rappelons-nous d'ailleurs que l'impératif a disparu pratiquement de la langue. En copte, il est remplacé normalement par l'infinitif. Il ne reste en copte que quelques épaves, analogiques pour la plupart. Des formes comme **ѧXIC**, **ѧYIC** peuvent être les équivalents de **ѧPI''**, **ѧHU''**.

* * *

Dans les formes verbales **ѧ ѧ**, **ѧ ѧ -**, **ѧ ѧ -** le redoublement de la 2^e et de la 3^e consonnes me semble clair d'après l'orthographe employée. Le radical écrit **ѧ** puis **—** (action), est un trilitère à 3^e faible *rdi*. Or le *r* initial dans ces conditions de vocalisation et d'accentuation à préciser, sans doute quand l'accent est sur la seconde syllabe, disparaît (cf. **—** devenant **ց**). Il reste *di* écrit **—**, cette forme réduite a pris la nouvelle valeur *di* (†), qui est répétée deux fois dans le *qtaltal* jouant le rôle d'imperfectif. Si on voulait répéter seulement la 2^e radicale, on ne se servirait pas pour l'écrire du signe **—** qui vaut *di*, on emploierait **—**. Comparer les formes **— bii**, **— hii** (dans **— w —** (Pyr., §§ 1233 c, 1234 c), le **—** prothétique indique que la voyelle accentuée était après le premier **—**); **— —** (*Coffin Texts*, I, 356 c; 358 b; 359) = *shii*; **— —**, *Ramosé*, pl. 39 et 40; **— —**, *Ramosé*, pl. 39. Dans tous ces exemples la 3^e consonne faible n'est pas écrite.

Même formation dans les quinquilitères à consonne finale faible, par exemple : **— — —** = *hbibi*, et dans les substantifs du type : **— — —**, **— — —** (GARDINER, 287).

⁽¹⁾ Je ne cherche point à vérifier ce point pour le moment. ⁽²⁾ DAVID, *Revue Biblique*, 1910; cf. TILL, *Koptische Chrestomathie für den Fayumisch Dialekt*.

Enfin il faudra examiner à nouveau les formes isolées (archaïques)⁽¹⁾ : **رَهِيْهِ** *r̥ihi*; **بَهِيْمِيْ** *b̥imi*; **دَهِيْدِيْ** *ddidi*⁽²⁾. Ce sont sans doute des *Qtaltals* de verbes ayant eu anciennement une 3^e faible. Le « n'est-il pas le souvenir d'un *i* final? Dans **سَهِيْمِيْ**, nous avons eu sûrement une 3^e faible à l'origine d'après le sémitique *وَصَيْ*. De même dans **سَهِيْمِيْ** *Pyr.*, § 1189 *d* nous aurions un *Qtaltal* d'un verbe **š̥mi* dont le *i* final disparu en égyptien se retrouve en sémitique *مَشِي* (*mšy*) avec métathèse.

L'objection, c'est que dans ces formes, on n'a pas trace d'un sens imperfectif, mais le *Qtaltal* peut exprimer autre chose que l'imperfectif.

* * *

Cette formation *Qtaltal* elle-même était-elle restée assez courante dans la langue pour avoir pu servir à en remplacer une autre? Pour se substituer à l'*imperfectif* normal qui, dans les verbes à 3^e faible, eût été phonétiquement incompréhensible, il fallait que la forme de remplacement, que le *Qtaltal*, fût lui-même parfaitement clair, donc encore en usage. C'est ce qui reste à examiner.

Le *Qtaltal* est une formation verbale et nominale (type 12323) qui remonte à l'ancêtre commun du sémitique et de l'égyptien. Dans le domaine du sémitique, il a dû disparaître de bonne heure. En tout cas, dans chacune des langues sémitiques prises séparément, il n'est plus représenté que par un petit nombre de survivances. Elles suffisent pleinement, du reste, à montrer qu'il s'agit d'un procédé commun à toutes les langues de la famille, donc qui remontait au pré-sémitique. Brockelmann⁽³⁾ cite pour les substantifs une série d'exemples avec des vocalismes variés en arabe, tigré, hébreu, syriaque, éthiopien. De même dans les verbes, il relève des exemples en arabe, éthiopien, hébreu, araméen (§§ 257 F *d* [α β γ δ], p. 519). Citons seulement les formes hébraïques verbales *seharhar* : «être agité de mouvements violents» et *hemarmar* : «devenir rouge»; parmi les adjectifs désignant des couleurs :

⁽¹⁾ ERMAN, 4, § 391 *a*; GARDINER, § 360; LEFEBVRE, § 442.

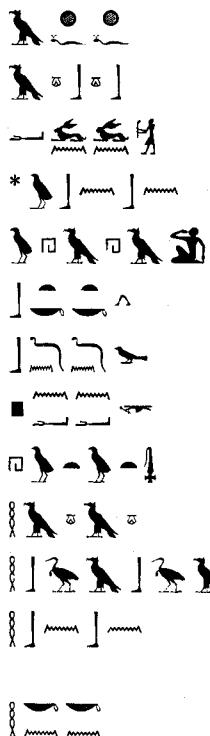
⁽²⁾ **خَمِيْمِيْ** est en copte une forme anormale. Dans un radical bilitère *dd*, le *d* final ne devrait pas tomber. Il subsiste d'ailleurs dans le participe conjonctif **خَمِيْرِ**. Je crois que **خَمِيْمِيْ** n'est autre chose que le qualitatif du type *dēdōjēw*,

qualitatif régulier d'un trilitère à 3^e faible (**ddi*), ce qualitatif a remplacé l'infinitif (qui serait **dōdē*) comme **خَمِيْمِيْ** (S) a remplacé **خَمِيْرِ** (B).

⁽³⁾ BROCKELMANN, *Grundriss der vergleich. Gram. der semitischen Sprachen*, §§ 173-177.

'adamdām : « rouge », *ieraqrāq* : « vert »⁽¹⁾. Les dialectes arabes modernes ignorent ce type verbal. Le procédé est mort partout. Il ne nous reste, même dans les langues sémitiques les plus anciennement attestées, que les épaves d'une formation entièrement disloquée.

En égyptien, au contraire, ce procédé a continué à tenir une place assez considérable dans la langue. Voici une série d'exemples pris dans les textes anciens. Je ne note ici que les formes verbales; on pourrait relever une liste semblable de *substantifs* de ce même type. Je laisse de côté dans cette énumération les quinquilitères, extrêmement nombreux, commençant par *n*; l'immense majorité d'entre eux sont des *niphal* d'un quadrilitère (*palpel*); il s'agit donc d'une formation différente. (Cf. MONTET, *Sphinx*, XIV, p. 202; MARCEL COHEN, *Mélanges Maspero*, t. I, 2^e fasc. (1935-1938), p. 711-712).



LACAU, *Textes Religieux*, 57, 7

Pyr. §§ 1110 a, 1615 b

Cf. —————, M. E.

= ————— *Pyr.* § 1652 b (N. 663)

M. E.

Livre des Morts, ch. 113

XVIII^e dynastie, cf. ————— *Sarcophages*

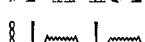
(2) Cf. —————

Textes médicaux, cf. —————

Cf. ————— 2806



Westcar, 8, 21



Pyr. § 94 c, § 107 b avec un factif :

———— *Pyr.* § 76 c



Pyr. N. 1055 + 18 (JÉQUIER, pl. XIII)

⁽¹⁾ En égyptien, même formation également dans un nom de couleur : *τροφρώ* : « devenir rouge » (rad. *dšr*).

⁽²⁾ Manque dans le *Wörterbuch*, mais il est

relevé par Montet (*Sphinx*, XIV, p. 203) et par Drioton, *A. S.*, 39, p. 83 c; il figure dans le *Papyrus funéraire de Touya*, pl. 22, col. 6 (= *Todt.*, chap. 146).

— J — J —	Pyr. § 936 b (P 180, M 280, N 891) ⁽¹⁾
—   —	Coffin-Texts, II, 300
—  —	Pyr. § 453 b (W 563)
— { — } —	Pyr. § 454 a (W 563) cf. — { — } —, § 689 c (T 334)
—  —	Pyr. § 1654 a (N 664)

Dans la langue classique (XII^e à XIX^e dynasties), ces formes deviennent très rares. Nos grammaires (ERMAN, § 269, GARDINER, § 274, LEFEBVRE, § 255) n'en citent que quelques exemples et les tiennent avec raison pour des archaïsmes. Mais cette formation réapparaît dans la langue du Nouvel Empire. Les exemples en sont également nombreux à l'époque grecque, et enfin le copte nous en a conservé un bon nombre, une trentaine; cf. STEINDORFF, §§ 237, 238 et 240, 241; *τρωφρεω* (cf. *τωρά*), *σλοπλεп* (cf. *сωλп*), *φτορτρ*, *скоркр*, *стомтм*, *слоене*⁽²⁾, etc...

L'évolution dans l'emploi de cette forme devra être suivie. La langue classique avait pu l'éliminer ou en réduire l'usage dans le style littéraire; elle demeurait vivante dans la langue parlée, et le copte dérivant de cette langue parlée devait naturellement en hériter.

D'une façon générale, en copte, et sans doute bien avant, ces verbes ne sont plus rattachés à la racine originelle, dont la réduplication partielle leur a donné naissance. Le lien est rompu; ces formes secondaires constituent des verbes isolés et indépendants. Ce qui n'empêche pas que la forme simple du radical ait souvent survécu, mais elle demeure sans lien grammatical avec sa forme dérivée.

Pour le sens premier de cette formation verbale, il est clair qu'il s'agit *d'intensifier* la signification du radical trilitère simple. Ceci rend logique son emploi pour figurer l'aspect *imperfectif* des verbes faibles. Mais le développement de ces nuances de sens qui ont eu tendance à se confondre devra être examiné de plus près. Il s'agit d'une évolution de quatre mille ans, pendant

⁽¹⁾ Je laisse de côté les mots commençant par *ʃ* qui peuvent être des factitifs de quadrilitères.

⁽²⁾ Le vocalisme varie; il faudra reprendre l'étude de ces verbes en copte. Les dialectes nous apportent des éléments nouveaux.

lesquels la documentation écrite est restée surabondante. Ce qui est clair, c'est que si la forme *Qtaltal* était encore bien vivante à l'époque des Pyramides, elle a dû se substituer, bien avant l'époque des Pyramides, dans toute la classe des verbes faibles, à la forme ordinaire (12.3) des imperfectifs des verbes forts. Actuellement, c'est pour nous dans la préhistoire de l'Egypte que ce remplacement a eu lieu; ce qui n'exclut nullement la possibilité de rencontrer dans l'avenir des textes plus anciens que les nôtres, dans lesquels l'état normal antérieur serait encore vivant.

Il faut également se demander pourquoi il n'y a pas eu nivellement entre deux formations aussi différentes, mais ayant même emploi. Nous avons vu que des deux formes du passif (employées chacune dans une de nos deux classes de verbes forts et à 3^e faible) l'une a supprimé l'autre. Dans l'imperfectif, les deux formations ont survécu plus longtemps côté à côté. Il n'en reste rien en copte (sauf deux impératifs isolés) et cela est normal puisque toute l'évolution de la langue a consisté à réduire le nombre des formes verbales. Dans chaque verbe on n'a conservé que l'infinitif et son état construit, le qualitatif, et dans certains cas, la forme pronominale. Tout le reste a été remplacé par l'emploi d'*auxiliaires*; la formation verbale est devenue entièrement *périphrastique*. A ce moment, les différences morphologiques entre le perfectif et l'imperfectif devaient naturellement disparaître. A partir de quelle date pouvons-nous suivre ce développement? C'est un des nombreux problèmes qu'il conviendra d'examiner dans l'évolution de la langue.

CONCLUSION

1^o L'infinitif féminin des verbes à 3^e radicale faible se retrouve en sémitique.

2^o Le *Qattal* subsiste dans les formes coptes des verbes à troisième faible du type **micc**.

3^o Le redoublement de la consonne médiale à l'imperfectif dans les verbes à troisième faible correspond à une forme *Qtaltal*.

Ces trois traitements spéciaux des verbes à 3^e faible sont dus au fait que la chute de cette troisième radicale faible rendait la dérivation normale méconnaissable; on lui en a substitué une autre.